

JONATHAN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

**Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du GYMNASSE
le 27 septembre 1879.**

COLLABORATEURS : MM. F. OSWALD ET P. GIFFARD.

PERSONNAGES

| | |
|----------------------------|---------------------------|
| JONATHAN. | MM. SAINT-GERMAIN. |
| LE CAPITAINE. | LANDROL. |
| PINCH. | BERNÈS. |
| BOISMOREAU | BLAISOT. |
| BERNARD. | MALARD. |
| THIVOLET. | DUPERNEX. |
| SAM. | REVEL. |
| JOSEPH. | VALOT. |
| ANGÈLE. | M ^{me} JANE MAY. |
| LÉONTINE. | ALICE REGNAULT. |
| MADAME BOISMOREAU. | PRIOLEAU. |
| BLANCHE. | GENEVIÈVE DUPUIS. |
| BERTHE | HENRIOT. |
| JUSTINE | GIEZ. |

Indications prises de la salle, changements de position notés au bas des pages.

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, au régisseur du Théâtre du Gymnase.

JONATHAN

ACTE PREMIER

Un salon riche. — Porte au fond, portes à droite et à gauche; fenêtre, pan coupé à gauche; cheminée, pan coupé à droite. — Table entre deux fauteuils à gauche; canapé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BOISMOREAU, MADAME BOISMOREAU.

MADAME BOISMOREAU, assise sur le canapé.

Monsieur Boismoreau, vous manquez d'énergie.

BOISMOREAU, se redressant.

Vous oubliez, madame Boismoreau, qu'en 1838, — Angèle n'était pas née, — me promenant avec vous dans les environs d'Asnières et me trouvant en face d'un taureau exaspéré par votre châle rouge...

MADAME BOISMOREAU, l'interrompant.

Il ne s'agit ni de taureau ni de châle rouge; il s'agit du mariage de votre fille.

BOISMOREAU.

Je n'aime pas à m'entendre dire que je manque d'énergie.

MADAME BOISMOREAU.

Vous en manquez absolument depuis quinze jours.

BOISMOREAU.

En quoi, madame? en quoi?

MADAME BOISMOREAU.

Les bans sont publiés, la corbeille est achetée, et nous ne pouvons arriver à fixer le jour de la noce!

BOISMOREAU.

Nous l'avons fixé plusieurs fois.

MADAME BOISMOREAU.

Vous avez même fait refaire à trois reprises les lettres d'invitation.

BOISMOREAU.

La date convenue tombait toujours sur un anniversaire auquel notre futur gendre n'avait pas songé.

MADAME BOISMOREAU.

La mort de son grand-père! la mort de sa tante! celle de son oncle! Je comprends à la rigueur. Mais l'anniversaire de la découverte de l'Amérique...

BOISMOREAU.

Remarquez, chère amie, que ce jeune homme est Américain, et alors...

MADAME BOISMOREAU.

Passé encore pour la découverte. Mais l'anniversaire de la mort de La Fayette?

BOISMOREAU.

La Fayette est un des héros de l'indépendance.

MADAME BOISMOREAU.

Passé encore. — Mais maintenant il a la prétention d'attendre un de ses cousins.

BOISMOREAU.

Ce jeune homme a le respect de la famille.

MADAME BOISMOREAU.

Tout ce que vous voudrez, ce n'est pas naturel.

BOISMOREAU.

Et cependant, il adore notre fille!

MADAME BOISMOREAU.

Il le faut bien, puisqu'il l'épouse.

BOISMOREAU.

Et qu'il est très riche. Il ne m'a même pas demandé ce que je donne à Angèle.

MADAME BOISMOREAU.

Moi qui m'imaginai que les Américains étaient des gens positifs!

BOISMOREAU.

Ils le sont en général, positifs, — trop positifs, et même davantage, en affaires. J'ai eu des relations avec un certain Gordon...

MADAME BOISMOREAU.

Tu t'emportes!

BOISMOREAU, s'asseyant sur le canapé.

Je ne peux pas parler de ce Gordon sans sortir de mon caractère. Et j'aurais juré que M. Carpett n'estimait que l'argent!... Je me trompais, Carpett n'est pas un Américain comme les autres. Voilà pourquoi je suis heureux de lui donner ma fille. J'aime qu'on laisse dans la vie une place aux sentiments tendres. (Tendrement.) Tu en sais quelque chose, Pauline.

MADAME BOISMOREAU.

Oui, Edgard; aussi tu n'es pas millionnaire, toi.

BOISMOREAU.

Non. (Galamment.) Mais j'ai eu quelques bonnes heures.

MADAME BOISMOREAU, baissant les yeux.

Edgard !

BOISMOREAU.

Et ce qui me plaît dans le mariage d'Angèle, c'est qu'il a un côté romanesque.

MADAME BOISMOREAU, étonnée.

Romanesque ! Rien n'est moins romanesque que M. Carpett.

BOISMOREAU.

Physiquement, je le reconnais ; ce n'est pas lui, ce sont les circonstances qui sont romanesques.

MADAME BOISMOREAU.

En quoi ?

BOISMOREAU.

Comment, en quoi ? Un Américain se présente et m'apporte des nouvelles d'un correspondant que je ne connais pas. — Voyez le hasard. Il se nomme Carpett ! Carpett et compagnie, une réputation universelle ! Nous causons de l'Amérique, de la jeune Amérique, berceau de nos libertés. Ma fille entre, tenant un morceau de musique. La valse du baiser, *il Bacio* : notez ça. Elle m'embrasse, salue et sort. Je reprends la conversation sur la jeune Amérique, berceau de nos libertés. Voilà mon gaillard qui brouille le Mississipi avec la Bièvre, et le Niagara avec la cascade du bois de Boulogne ! Je lui dis : Vous êtes souffrant. Prenez un peu d'élixir. — Il n'en prend pas et me demande la main de ma fille ! Vous ne voyez pas là un côté romanesque ?

MADAME BOISMOREAU.

Angèle est assez jolie pour faire impression sur un Américain.

BOISMOREAU.

Aussi n'ai-je pas été surpris. J'ai immédiatement répondu : Je consulterai ma fille.

Il se lève.

MADAME BOISMOREAU.

Ce qui m'étonne seulement, c'est qu'elle ait accepté.

BOISMOREAU.

Je lui ai fait remarquer que master Jonathan avait l'œil fin.

MADAME BOISMOREAU, se levant.

Moi, je lui ai affirmé qu'il avait la bouche fine.

BOISMOREAU.

Je lui ai parlé de son esprit... de conduite.

MADAME BOISMOREAU.

Et moi de sa douceur. Je lui disais : Tu seras la maîtresse. — Enfin elle est décidée, et il est étrange que ce soit ce monsieur qui nous fasse attendre. Si vous aviez un peu d'énergie...

BOISMOREAU.

J'en ai, madame Boismoreau.

MADAME BOISMOREAU.

Vous n'oublieriez pas que mon cousin, le capitaine Richard, est venu à Paris pour le mariage de sa filleule et qu'il attend depuis vingt jours dans un hôtel.

BOISMOREAU.

Le capitaine est à la retraite, il est célibataire, il est libre ; mais mon cousin Bernard qui a une femme, deux filles, et qui est percepteur à Cahors...

MADAME BOISMOREAU.

Ne pourriez-vous expliquer tout cela à master Jonathan ?

BOISMOREAU, changeant de ton et se rapprochant d'elle.

Écoute-moi, Pauline. J'ai toujours pensé qu'Angèle se marierait samedi.

MADAME BOISMOREAU.

Pourquoi plutôt samedi ?

BOISMOREAU, tendre.

Quatre novembre.

MADAME BOISMOREAU, baissant les yeux.

Ah !

BOISMOREAU.

L'anniversaire de notre hymen.

MADAME BOISMOREAU.

Voilà une bonne pensée, Edgard.

JUSTINE, à la porte du fond.

M. le capitaine Richard, M. Bernard.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Ah !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CAPITAINE, BERNARD.

Ils entrent tous les deux, graves et compamés.

LE CAPITAINE*.

Mes chers parents, vous trouverez sans doute notre visite un peu matinale, mais nous venons remplir une mission officielle.

BOISMOREAU, MADAME BOISMOREAU, étonnés.

Ah !

Ils leur font signe de s'asseoir.

LE CAPITAINE, assis sur le canapé avec madame Boismoreau**.

Parlez, percepteur.

BERNARD.

Comme le dit excellemment ce cher capitaine, notre visite a un caractère officiel.

* Boismoreau, Bernard, le capitaine, madame Boismoreau.

** Bernard, Boismoreau, le capitaine, madame Boismoreau.

LE CAPITAINE.

A quel jour est fixée la cérémonie ?

MADAME BOISMOREAU.

La cérémonie ?

BERNARD.

Le mariage.

LE CAPITAINE.

La noce.

MADAME BOISMOREAU.

J'entends bien.

BOISMOREAU.

J'entends parfaitement.

LE CAPITAINE.

Je suis le parrain de la petite, je m'en flatte ; mon devoir est d'assister à son mariage. Je suis accouru à la première réquisition, mais je ne veux pas rester plus longtemps dans votre coquin de Paris ; j'y mange un trimestre tous les huit jours.

MADAME BOISMOREAU.

Je vous avais offert une chambre, mon cousin.

LE CAPITAINE.

Je vous en remercie encore, ma cousine, mais j'aime mes aises, moi.

BOISMOREAU.

Nous vous permettions de fumer.

LE CAPITAINE.

Vous me le permettez ! et quand j'allume une cigarette, toute la maison tousse, jusqu'au caniche.

BERNARD.

Quant à moi, mon congé est expiré, j'ai demandé une prolongation, j'en demanderai une autre ; mais ces dames n'avaient apporté de toilettes que pour quinze jours, et ce sont des considérations contre lesquelles je n'essaie jamais

de lutter ; je me verrai donc forcé de repartir avec mes filles.

MADAME BOISMOREAU.

Les demoiselles d'honneur !

BOISMOREAU.

C'est impossible !

LE CAPITAINE.

Vous donnez ma filleule à un Américain : vous n'avez pas à me consulter ; vous ne me consultez pas. Je ne me permettrai aucune observation. Il n'est pas beau, ce Yankee !

BOISMOREAU.

Il est très riche.

LE CAPITAINE.

C'est une excuse pour les grands-parents.

BOISMOREAU.

Carpett ! Carpett et compagnie, une réputation universelle !

BERNARD.

Il a de la physionomie.

LE CAPITAINE.

Voyons, Bernard, ne mâchons pas la vérité ; il est laid, et je ne comprends pas qu'il puisse plaire à ma filleule.

BOISMOREAU.

Il lui plaît, cependant.

LE CAPITAINE.

Je le sais bien, elle me l'a dit.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU, étonnés, se levant.

Elle vous l'a dit ?

LE CAPITAINE.

Elle a découvert qu'il a les yeux fins, le nez fin, la bouche fine, qu'il a de l'esprit... de conduite, un bon caract-

tère, de bons sentiments. — Un tas de qualités, enfin, que les femmes méprisent d'ordinaire. (se levant.) Je peux dire que vous l'avez crânement élevée, ma filleule. (il leur prend la main.) Mes compliments. Mais alors marions ces enfants et que ça finisse. Qu'attendons-nous ?

MADAME BOISMOREAU*.

Qu'attendons-nous ? c'est ce que je me tue de dire à M. Boismoreau.

BOISMOREAU.

Qu'attendons-nous ? c'est ce que je ne cesse de répéter à madame Boismoreau.

LE CAPITAINE.

Nous sommes tous d'accord. Fixons le jour de la cérémonie.

BOISMOREAU.

Il sera fixé.

MADAME BOISMOREAU.

Avant ce soir.

LE CAPITAINE.

L'Américain se décide ?

BOISMOREAU, MADAME BOISMOREAU.

Il se décidera.

LE CAPITAINE.

Enfin !

On entend un coup de sonnette.

BOISMOREAU.

Un coup de sonnette timide... C'est lui.

LE CAPITAINE.

Très bien. (A Bernard, qui s'est endormi.) Que faites-vous, Bernard ?

BERNARD, se réveillant vivement et se levant.

Ah ! pardon, capitaine, je me croyais à mon bureau.

* Le capitaine, Bernard, Boismoreau, madame Boismoreau.

MADAME BOISMOREAU, à Boismoreau.

Tu me laisseras parler la première.

BOISMOREAU.

Pas du tout, je suis le chef de la communauté.

MADAME BOISMOREAU.

Tu es trop vif, tu diras des bêtises.

BOISMOREAU.

Madame Boismoreau, je dirai ce qu'il faut dire.

MADAME BOISMOREAU.

Laissez-moi parler.

BOISMOREAU.

Jamais.

MADAME BOISMOREAU, furieuse.

Comment!... Le voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, JONATHAN.

Jonathan entre timidement par le fond, tenant un énorme bouquet blanc.

JONATHAN.

Mademoiselle Angèle?...

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU, ensemble.

Monsieur Carpett!

Jonathan s'arrête étonné *.

MADAME BOISMOREAU, furieuse.

C'est toujours moi qui cède.

* Le capitaine, Bernard, Boismoreau, Jonathan, madame Boismoreau.

BOISMOREAU.

Comment, vous cédez ?

MADAME BOISMOREAU.

Oui, je cède. (*vivement, à Jonathan*). Je peux parler devant ces messieurs, qui sont nos parents.

BOISMOREAU, *voulant lui couper la parole.*

Qui sont nos parents. Monsieur Carpett...

MADAME BOISMOREAU, *l'interrompant.*

Pouvons-nous enfin fixer le jour de votre mariage avec notre fille ?

Le capitaine remonte.

BOISMOREAU.

Le pouvons-nous ?

JONATHAN.

Je vous ai dit que j'attendais un cousin.

MADAME BOISMOREAU.

D'Amérique. On attend un père, un oncle au besoin, mais on n'attend pas un cousin pour se marier.

BOISMOREAU.

Les cousins ne sont pas indispensables aux maris.

MADAME BOISMOREAU*.

Au contraire. — Je pense que vous avez le désir d'épouser notre fille ?

JONATHAN.

J'ai fait la demande, je viens tous les jours... (*Montrant son bouquet.*) régulièrement.

MADAME BOISMOREAU.

Mais vous ne fixez pas de date.

BOISMOREAU.

Nous pensions en famille... que samedi...

* Boismoreau, Bernard, Jonathan, le capitaine, madame Boismoreau.

Prochain?

JONATHAN.

Cela vous effraie?

LE CAPITAINE.

JONATHAN.

Non. — Oh! non... au contraire... c'est le bonheur! mais je me trouve en face d'une décision si inattendue.

TOUS.

Comment, inattendue!

JONATHAN.

Je veux dire si prompte!

TOUS.

Si prompte!

JONATHAN.

Il me semble que samedi est un anniversaire.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Encore!

BOISMOREAU.

C'est l'anniversaire de mon mariage avec madame Boismoreau.

JONATHAN, vivement.

Vous voyez bien.

BOISMOREAU.

Voilà pourquoi ce jour me plaît.

JONATHAN*.

Alors l'autre?

TOUS.

Quoi, l'autre?

JONATHAN.

L'autre samedi!

LE CAPITAINE.

Dans douze jours?

* Bernard, Boismoreau, Jonathan, madame Boismoreau, le capitaine.

JONATHAN.

Le temps passe si vite en France!

BOISMOREAU.

Mais ce ne sera plus le 4 novembre.

JONATHAN, embarrassé.

Non, mais ce sera toujours un samedi. C'est que je tiens beaucoup à avoir mon cousin.

JUSTINE, *entrent du fond.*

On voudrait parler tout de suite, tout de suite, à M. Carpett.

LE CAPITAINE.

Qui?

JUSTINE.

Un Américain.

JONATHAN.

C'est lui!

BOISMOREAU, à madame Boismoreau.

Le cousin!

JONATHAN.

Vous voyez, monsieur, vous voyez, madame, c'est lui; il n'y aura plus d'obstacle!

MADAME BOISMOREAU, à Justine.

Faites-le entrer.

JUSTINE.

Il ne veut pas, madame, parce qu'il y a du monde et qu'il est en tenue de voyage... Il appelle ça un costume de voyage, c'est une robe de chambre.

JONATHAN.

Vous permettez?

Il cherche à se défaire de son bouquet pour sortir. — Il le met sur le canapé.

MADAME BOISMOREAU, le retenant.

Je ne veux pas que vous receviez le cousin, le futur cousin de ma fille, dans l'antichambre. Faites entrer, Justine.

Nous allons montrer à ces messieurs les cadeaux de la mariée.

LE CAPITAINE, à part.

Ah! oui, les cadeaux!

MADAME BOISMOREAU, à Jonathan.

Car tout est prêt, monsieur.

LE CAPITAINE, à part.

On met des étiquettes, maintenant : cadeau du parrain, une bague. Ça n'a l'air de rien du tout et ça me coûte vingt-cinq francs.

MADAME BOISMOREAU.

Passez donc, capitaine.

LE CAPITAINE.

Après vous, percepteur!

MADAME BOISMOREAU.

Je vous le disais bien, monsieur Boismoreau, qu'il fallait de l'énergie.

BOISMOREAU.

Vous oubliez, madame Boismoreau, qu'en 1858...

Ils sortent par la gauche.

SCENE IV

JONATHAN, PINCH.

JONATHAN, seul.

Il arrive donc : il était temps!

JUSTINE.

Entrez, monsieur.

Pinch entre par le fond, Jonathan se précipite et s'arrête interloqué.

JONATHAN.

Pinch!

PINCH.

Oui, mon bon Carpett... Pinch, ton bon ami Pinch, débarqué ce matin au Havre, mauvais temps, huit jours de retard, pris le premier train.

JONATHAN.

Tu m'amènes William?

PINCH.

Tu l'attendais?

JONATHAN.

Si je l'attendais!... Il n'est pas venu?

PINCH.

Mon bon Carpett, ce n'est pas sa faute.

JONATHAN.

Pas sa faute!

PINCH.

Nous nous embarquions, le transatlantique chauffait, William faisait porter ses malles... Lorsque sur la passerelle même on lui apporte une dépêche; il l'ouvre, fait remporter ses malles et me crie : « Tu diras à Jonathan que je prendrai le prochain paquebot. »

JONATHAN.

Le prochain!

PINCH.

« Engage-le à patienter. »

JONATHAN, saisissant Pinch violemment.

Patienter!

PINCH, effrayé.

Eh bien, Carpett! Eh bien, il arrivera un de ces jours.

JONATHAN.

Tu ne sais donc pas de quoi il s'agit?

PINCH.

Je sais qu'il t'a chargé d'une mission très importante pour lui.

JONATHAN.

Il ne t'a pas dit autre chose ?

PINCH.

Nous commençons à causer quand la dépêche l'a interrompu.

JONATHAN.

Eh bien, assieds-toi là, Pinch, tu vas tout apprendre.

PINCH, avec conviction, s'asseyant sur le canapé.

Tu sais comme je suis dévoué à William.

JONATHAN, prenant une chaise.

Tu as des intérêts dans sa maison ?

PINCH.

D'abord ; mais même à part cela... Je l'écoute avec avidité.

JONATHAN, à part.

Il a de gros intérêts. (Ils s'assoient. Haut.) J'étais au Texas, quand William Carpett me télégraphie : « Viens immédiatement, — peux me sauver. » Je crois à une faillite, j'accours.

PINCH, étonné.

Ah !

JONATHAN.

Je lui dois quelque obligation... et puis, tu sais, moi, je suis un Américain d'une espèce particulière : l'Américain jobard.

PINCH.

Tu dois avoir du sang français dans les veines.

JONATHAN.

Par ma grand'mère. J'accours donc tout ému. Mais ce n'était pas cela. William venait de perdre un oncle... du côté de sa mère... qui lui léguait toute sa fortune. Quatre millions de dollars.

PINCH.

Aoh! good business!

JONATHAN.

Le testament portait : « Je lègue tous mes biens à mon cher et unique neveu Jonathan-William Carpett, sous la condition expresse qu'il épousera la fille de M. Boismoreau, négociant à Paris, rue du Sentier, que je tiens à dédommager ainsi des torts involontaires... ou autres... que j'ai pu lui causer. »

PINCH, étonné.

Bah!

JONATHAN.

Ils avaient été en relations d'affaires.

PINCH.

Et il a eu des remords en mourant... La tête devenait faible.

JONATHAN.

C'était une réparation, une restitution.

PINCH.

Je l'ai bien compris.

JONATHAN.

Alors William a voulu demander la main de mademoiselle Boismoreau par le télégraphe.

PINCH.

Naturellement.

JONATHAN.

Mais il s'est renseigné... heureusement. M. Boismoreau aurait refusé.

PINCH, étonné.

Aoh! alors bad business!

JONATHAN.

C'est un de ces Français naïfs qui croient que la fortune ne fait pas le bonheur, et qui veulent qu'on mette des formes en tout.

PINCH.

Je croyais qu'on avait changé ça.

JONATHAN.

Non, mon ami Pinch, rien n'est changé.

PINCH.

William aurait dû partir.

JONATHAN.

Il venait de lancer l'affaire du goudron comestible.

PINCH.

Il ne pouvait pas... Il a engagé plus de six millions dollars dans le goudron.

JONATHAN.

Et il en a parié cent mille qu'il réussirait.

PINCH, avec énergie.

Il ne pouvait pas partir, Carpett; soyons justes, il ne pouvait pas.

JONATHAN.

Seulement, mademoiselle Boismoreau avait des prétendants; elle pouvait se marier d'un moment à l'autre.

PINCH.

Mais oui, mais oui. Et la succession de l'oncle?

JONATHAN.

Aux hôpitaux.

PINCH, se levant.

Aoh! il faut empêcher ça.

JONATHAN, se levant.

Qu'aurais-tu fait, toi, Pinch?

PINCH.

Tout pour garder la succession.

JONATHAN.

Mais quoi?

PINCH.

Je n'en sais rien... tout... tout... tout!

JONATHAN.

Eh bien ! William, qui est très malin, a trouvé quelque chose. Il m'a envoyé à sa place.

PINCH.

A sa place ?

JONATHAN.

Il m'a dit : « Nous portons le même nom, nous sommes deux Carpett, moi Jonathan-William, toi William-Jonathan, mais on n'en connaît qu'un : Carpett et compagnie. Tu te présentes, tu as l'air de tomber subitement amoureux de la demoiselle. Tu demandes sa main, on te trouve trop laid. Tu parles de ta fortune, on te répond qu'on réfléchira ; on réfléchit, tu me tiens au courant ; les prétendants s'éloignent. Tu gardes la place. J'arrive ; on s'explique. Je suis le vrai Carpett ! Carpett et compagnie ! on me trouve beau. Le reste me regarde, et j'épouse. »

PINCH, enthousiasmé.

Très fort, ça... très fort !

JONATHAN, lui saisissant les mains avec colère.

Oh ! tu trouves ça, toi. Eh bien, j'ai accepté. Je suis venu, j'ai demandé la main de la jeune personne, on me l'a accordée tout de suite...

PINCH, étonné.

Ah !

JONATHAN.

Je télégraphie à William : « Hâte-toi d'arriver. » Il me répond : « Je pars. » Et il ne part pas ! Tu vois bien qu'il ne part pas.

Il le secoue encore.

PINCH.

Le prochain paquebot !

JONATHAN, de plus en plus furieux.

Le prochain paquebot !... On veut que j'épouse samedi.

PINCH.

Samedi ? dans trois jours !

JONATHAN.

J'ai inventé, pour retarder, tous les anniversaires : Washington, La Fayette, Grant... qui n'est pas mort. Je suis à bout. J'ai dit que j'attendais un cousin.

PINCH.

Très bien, parfaitement.

JONATHAN.

Mais on n'admet pas ça, et quand tu es arrivé on était prêt à rompre.

PINCH.

Rompre!... Carpett et compagnie perdrait la succession de son oncle!

JONATHAN.

Tant pis pour lui.

PINCH, le prenant dans ses bras, avec conviction.

Tu ne peux pas faire perdre cette succession à ton cousin, tu ne le peux pas.

JONATHAN.

Mais que faire? que faire? Je ne peux plus ni avancer ni reculer, voilà ma situation.

PINCH.

Si nous étions en Amérique, tu ne serais pas embarrassé.

JONATHAN.

Comment?

PINCH.

Tu épouserai samedi, puisqu'on y tient... William lancerait tranquillement son goudron comestible. Il arriverait. Tu demanderais le divorce.

JONATHAN.

Le divorce!

PINCH.

Il épouserait ta femme, c'est-à-dire la fille du Boismoreau; la clause du testament serait remplie.

JONATHAN.

Oui, oui : seulement les Français n'ont pas le divorce.

PINCH.

On dit qu'ils vont l'avoir.

JONATHAN.

Veux-tu que j'attende ?

PINCH.

S'ils n'ont pas le divorce, ils doivent avoir quelque chose d'approchant.

JONATHAN.

Rien.

PINCH.

On ne peut jamais annuler un mariage en France ?

JONATHAN.

Jamais !

PINCH.

Ce doit être bien gênant... Tu te trompes. Il doit y avoir quelque chose.

JONATHAN.

Je te dis que non.

PINCH.

Ta, ta, ta, ta. Je consulterai.

JONATHAN.

Tu es entêté, toi !

PINCH.

C'est avec ça que j'ai fait fortune.

JONATHAN.

Je te dis que je ne peux plus ni reculer ni avancer.

SCÈNE V

LES MÊMES, ANGÈLE.

ANGÈLE, entrent par la droite*.

Ah! maman, j'ai reçu une lettre de Léontine. Elle sera à mon mariage. (S'arrêtant déconcertée.) Ah!

JONATHAN, à Pinch.

Ma future!... Où est le bouquet?

PINCH.

Ah! (A Jonathan.) Elle est très jolie.

JONATHAN, sans lui répondre.

Où est le bouquet?

ANGÈLE.

Je vous demande pardon, je croyais que maman était ici.

JONATHAN.

Elle y était tout à l'heure, mademoiselle...

PINCH, le retenant.

Présente-moi.

JONATHAN.

Mon ami Pinch, de New-York, qui dans son empressement a gardé son costume de voyage.

ANGÈLE, très gracieuse.

On excuse toujours les voyageurs.

PINCH, bas à Jonathan.

Tu ne peux pas faire perdre cette femme-là à ton cousin.

* Pinch, Jonathan, Angèle.

JONATHAN.

Où est donc le bouquet? Ah! le voici.

PINCH, avec énergie.

Tu ne le peux pas*.

JONATHAN, qui a pris le bouquet sans remarquer qu'il est absolument écrasé.

Voulez-vous me permettre de vous offrir?... (Regardant le bouquet.) Ah! non... non... je ne peux pas vous offrir cette galette... je veux dire ces fleurs déjà fanées.

ANGÈLE, voulant le prendre.

Cela ne fait rien.

JONATHAN**.

Jamais. (Bas, à Pinch.) Vas-en acheter un autre.

PINCH.

Où?

JONATHAN.

Où tu voudras. (Haut, à Angèle.) Je vous prie de permettre à mon ami Pinch de se retirer. Il a des rendez-vous d'affaires.

ANGÈLE.

Je serais désolée si monsieur se gênait pour moi.

PINCH, à part.

Elle est adorable.

JONATHAN, le poussant vers la porte du fond.

Un bouquet absolument pareil.

PINCH, avec enthousiasme.

Plus beau, Jonathan, plus beau!

JONATHAN.

Oui.

PINCH.

Tu seras déshonoré en Amérique, si tu fais manquer cette affaire à ton cousin.

* Pinch, Angèle, Jonathan.

** Pinch, Jonathan, Angèle.

JONATHAN.

Je le sais, je le sais... Informe-toi de l'arrivée du prochain paquebot.

PINCH, en sortant.

Moi, je ne te pardonnerais jamais.

SCÈNE VI

JONATHAN, ANGÈLE.

ANGÈLE*.

Je suis entrée comme une étourdie, pour annoncer à maman l'arrivée d'une de mes bonnes amies, que vous avez peut-être vue en Amérique : son mari est secrétaire de la légation française à Washington, M. Thivolet.

JONATHAN.

Thivolet! Parfaitement. Thivolet... Vous connaissez M. Thivolet?

ANGÈLE.

Lui? non. Léontine s'est mariée à Bordeaux l'année dernière et elle est partie le lendemain : c'est ma meilleure amie.

JONATHAN.

Charmante... Excellente musicienne.

ANGÈLE.

Vous savez cela?

JONATHAN.

Elle réunissait tous les lundis quelques mélomanes.

ANGÈLE.

Elle m'a raconté cela dans une de ses lettres. Elle a même découvert un jeune Américain fanatique de Gounod et d'Offenbach.

* Angèle, Jonathan.

JONATHAN.
C'est moi.

ANGÈLE.
Vous?

JONATHAN.
Moi-même.

ANGÈLE.
Alors, c'est vous qui lui avez sauvé la vie?

JONATHAN.
A madame Thivolet? Ah! oui, peut-être, dans un naufrage sur le Mississipi.

ANGÈLE.
Vous avez été admirable!

JONATHAN.
Je nage assez bien.

ANGÈLE.
Sans vous, Léontine était perdue.

JONATHAN.
Son mari venait à son secours, à cheval... sur un tonneau vide... qui le ramenait au rivage malgré lui. C'est un médiocre cavalier. Moi, pendant ce temps... Il ne me l'a jamais pardonné.

ANGÈLE.
Je vous assure que sa femme au moins sait bien ce qu'elle vous doit, et quand elle apprendra que je serai bientôt...

Elle s'accrète en baissant les yeux.

JONATHAN, à part.
C'est quand elle se tait que je ne sais plus que dire.

ANGÈLE, regardant autour d'elle.
Mais nous sommes seuls et je ne peux pas rester sans blesser les convenances.

JONATHAN.
Je le comprends, mademoiselle. (A part.) Ce sont les con-

venances qui me sauvent toujours. (Haut.) Je le regrette, mais je le comprends.

ANGÈLE.

Vous le regrettez?

JONATHAN.

Certes.

ANGÈLE.

Mais si vous aviez quelque chose à me dire...

JONATHAN.

Moi?

ANGÈLE.

Au point où nous en sommes!

JONATHAN.

Ah! oui.

ANGÈLE.

Je crois que je pourrais blesser un peu les convenances en votre faveur.

JONATHAN.

Vous êtes trop bonne, mademoiselle, vous êtes trop bonne.

ANGÈLE.

Il est bien naturel qu'un mari désire connaître la femme qu'il doit épouser.

JONATHAN.

C'est parce qu'on la connaît, généralement, qu'on l'épouse.

ANGÈLE.

Oh! pas toujours! vous ne m'aviez vue qu'une fois, quand vous avez demandé ma main.

JONATHAN.

Ne suffit-il pas de vous avoir vue?

ANGÈLE.

Et depuis, vous me regardez à peine.

JONATHAN, avec feu.

Oh! ne croyez pas cela, ne croyez pas cela.

ANGÈLE.

Maintenant, n'allez pas trop loin.

MADAME BOISMOREAU, entrant de la gauche.

Il va trop loin!

BOISMOREAU, entrant aussi.

Mon futur gendre va trop loin!

LE CAPITAINE, qui les suit avec Bernard.

N'est-ce pas permis, au point où ils en sont?

MADAME BOISMOREAU, se récriant*.

Capitaine!

BERNARD.

Une certaine réserve est toujours de bon goût.

JONATHAN.

Je vous jure, monsieur, que je ne me suis permis...

MADAME BOISMOREAU.

C'est trop, monsieur... quand on est seul avec une jeune personne!

JONATHAN.

Rien, madame, rien.

MADAME BOISMOREAU.

Si j'avais été là!... Rentrez, Angèle.

ANGÈLE.

Oui, maman.

Elle remonte.

LE CAPITAINE.

Ils sont sévères!

BOISMOREAU.

Je sais que l'amour peut faire excuser bien des choses...

* Le capitaine, Boismoreau, madame Boismoreau, Jonathan, Bernard, Angèle.

SCÈNE VII

JONATHAN, ANGÈLE, BOISMOREAU, MADAME
BOISMOREAU, LE CAPITAINE, BERNARD,
THIVOLET, LÉONTINE.

JUSTINE, annonçant.

M. et madame Thivolet.

ANGÈLE, qui sortait à droite, revenant.

Léontine !

LÉONTINE, très vive et très gaie*.

C'est bien moi, j'arrive à l'instant et j'ai voulu te voir tout de suite. Nous ne quitterons plus Paris. Mon père entre dans le cadre de réserve. Tu n'as pas vu ça dans les journaux ?

ANGÈLE.

Non.

MADAME BOISMOREAU, au capitaine.

Le général Bourgachard.

LE CAPITAINE.

Ah !

LÉONTINE.

Et mon mari... mais j'oublie de te présenter M. Thivolet ! (Bas, à Angèle, pendant qu'on se soluc.) Excellent, pas de volonté, mais jaloux comme un tigre, je te raconterai ça (Haut.) Mon mari qui était secrétaire de la légation à Washington, entre au ministère des affaires étrangères. Tu n'as pas vu ça dans les journaux ?

ANGÈLE.

Non.

* Le capitaine, Bernard, Boismoreau, madame Boismoreau, Thivolet, Léontine, Angèle, Jonathan.

BOISMOREAU.

Mes compliments, monsieur. La diplomatie est une belle carrière.

On se salue encore.

LÉONTINE, bas, à Angèle.

Ne t'étonne pas si mon mari ne dit rien : il était commissaire-priseur, on l'a fait diplomate et... il exagère.

ANGÈLE*.

Je le trouve très bien.

LÉONTINE.

Oh ! très bien !... Je te raconterai ça.

MADAME BOISMOREAU, présentant.

M. Bernard, percepteur à Cahors, cousin de M. Boismoreau.

BOISMOREAU, même jeu.

Le capitaine Richard, cousin germain de madame Boismoreau.

LE CAPITAINE.

Du 27^e dragons.

LÉONTINE.

J'ai beaucoup entendu parler de vous, capitaine, chez mon père, le général.

LE CAPITAINE, avec joie.

Vraiment, madame ?

LÉONTINE.

Et je connais vos nombreux traits de bravoure.

LE CAPITAINE.

Vous allez m'intimider, parole d'honneur.

LÉONTINE.

On voit bien que nous ne sommes pas sur le champ de bataille.

* Le capitaine, Boismoreau, Bernard, madame Boismoreau, Thivolet Léontine, Angèle, Jonathan.

LE CAPITAINE, à Bernard.

Elle est adorable, cette petite femme-là.

ANGÈLE, gaiement.

Et c'est moi, maintenant, qui vais te présenter quelqu'un que tu connais bien.

LÉONTINE, stupéfaite.

M. Jonathan !

THIVOLET, plus stupéfait encore.

M. Carpett est à Paris !

JONATHAN.

Oui, madame, oui, monsieur, je suis à Paris depuis trois semaines.

THIVOLET.

Vous nous disiez que vous alliez au Texas.

JONATHAN.

Au Texas... j'y suis passé.

THIVOLET.

Ce n'est pas le chemin.

JONATHAN.

Non sans doute.

LÉONTINE.

Mais nous sommes enchantés, croyez-le bien, de vous retrouver à Paris.

ANGÈLE, bas, à Léontine.

C'est de lui que tu me parlais, n'est-ce pas, dans ta lettre ?

LÉONTINE, bas.

Ne dis pas cela devant mon mari, il s' imagine que M. Jonathan me fait la cour.

ANGÈLE.

Ah !

LÉONTINE, bas.

J'admets bien que je ne lui déplais pas.

ANGÈLE.

Ah!

MADAME BOISMOREAU, faisant signe de s'asseoir.

Puisque vous connaissez M. Carpett, madame, vous serez heureuse d'apprendre, je l'espère, qu'il a bien voulu nous demander la main d'Angèle.

LÉONTINE, étonnée*.

Hein!

Elle est assise sur le canapé, ainsi qu'Angèle.

THIVOLET.

Lui?

MADAME BOISMOREAU, à droite de la table.

Et qu'elle lui a été accordée.

THIVOLET.

Vraiment?

LÉONTINE, très embarrassée, à Angèle.

Je t'ai dit que je ne lui déplaisais pas, rien ne me le prouve.

ANGÈLE, simplement.

Mais je suis sûre, moi, que tu lui plais, et c'est bien naturel.

THIVOLET, à Jonathan.

Vous vous expliquez, monsieur, la stupéfaction de ma femme.

LÉONTINE, se retournant vivement.

Stupéfaction est un bien gros mot.

THIVOLET.

Et mon ébahissement. Vous faisiez si volontiers serment de ne jamais vous marier...

TOUS.

Ah!

* Boismoreau, le capitaine, Bernard, madame Boismoreau, Thivolet, Léontine, Angèle, Jonathan. Les dames sont assises, les hommes debout.

JONATHAN, embarrassé.

Les goûts se modifient souvent.

LÉONTINE, gaiement.

En voici la preuve, et je vous en félicite.

BOISMOREAU.

Je peux affirmer que monsieur n'est pas venu en France avec l'intention arrêtée de se marier... Il y a pensé seulement... (Se tournant vers Jonathan.) Me trompé-je?

JONATHAN, vivement.

Non, monsieur, non.

MADAME BOISMOREAU.

En voyant Angèle.

BOISMOREAU.

Le coup de foudre!

THIVOLET, amer.

C'est un accident auquel monsieur est sujet.

LÉONTINE, bas, à son mari.

Avouez donc que vos soupçons étaient ridicules.

THIVOLET, de même.

On a souvent l'air d'aimer une autre femme pour endormir le mari.

LÉONTINE, à part.

Quelle jolie nature!

THIVOLET.

Et ce monsieur n'est pas encore marié.

LÉONTINE, avec impatience.

Il va l'être, on vous l'a dit. (A Angèle.) A quel jour le mariage?

ANGÈLE.

Nous devons nous marier le 10 octobre, c'était le centenaire de quelqu'un en Amérique; et puis la semaine

dernière, mais c'était l'anniversaire de la mort de La Fayette.

THIVOLET.

Je ne crois pas.

JONATHAN.

Il m'a semblé... j'ai pu me tromper.

LÉONTINE.

Et maintenant ?

ANGÈLE.

On ne sait pas encore.

MADAME BOISMOREAU.

Mais si, mais si. Tout est aplani. Master Jonathan attendait un cousin qui vient d'arriver.

JONATHAN, s'avancant vivement.

Non, madame, non. Ce n'était pas lui.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Ce n'était pas lui ?

JONATHAN*.

Mais les paquebots arrivent tous les dix ou douze jours.

MADAME BOISMOREAU, se levant.

Il recommence !

BOISMOREAU.

Vous recommencez !

JONATHAN.

A moins de mauvais temps, ce qui est de rigueur aujourd'hui. (Tirant un journal.) Tenez, je remarque justement une dépression barométrique.

THIVOLET, bas, à Léontine.

Vous voyez que ce monsieur n'y met pas d'empressement.

* Le capitaine, Bernard, Boismoreau, Jonathan, madame Boismoreau, Thivolet, Léontine, Angèle.

LÉONTINE, souriant.

Je le reconnais.

MADAME BOISMOREAU, bas, à Jonathan.

Vous allez nous rendre ridicules !

BOISMOREAU, de même, de l'autre côté.

Nous le sommes déjà !

MADAME BOISMOREAU, bas.

Après vos assiduités près de ma fille...

JONATHAN.

Mais, madame...

BOISMOREAU, même jeu.

Vous êtes resté seul avec elle.

JONATHAN.

Mais, monsieur, c'est le hasard.

Il passe à gauche.

BOISMOREAU.

Le hasard n'est pas une excuse.

MADAME BOISMOREAU, allant à Léontine.

Je vous demande pardon, madame, nous sommes arrêtés par quelques questions de détail...

BOISMOREAU.

Sans importance, comme la fixation du jour de la cérémonie.

LÉONTINE, se levant, ainsi qu'Angèle.

Je ne voudrais pas me trouver mêlée à ce petit débat de famille. Il me semble même qu'Angèle y serait de trop, je l'emmène chez ma couturière. Va vite mettre ton chapeau. (À madame Boismoreau.) Je vous la prends pour vingt-cinq minutes, pas davantage, et je vous la ramène. A bientôt, chère madame... Monsieur... Je ne vous dis pas adieu, capitaine.

Angèle sort à droite.

LE CAPITAINE.

Je l'espère, madame. (A part.) Crédié ! elle est adorable, cette petite femme-là.

LÉONTINE, à Jonathan en lui tendant amicalement la main.

Encore mes félicitations. (Prenant le bras de Thivolet, qui s'est avancé entre eux.) Si je vous trompais... vraiment, seriez-vous jaloux ?

THIVOLET, bas.

Je vous tuerais.

LÉONTINE, souriant.

Oh ! pour un diplomate !

Avant de sortir, elle va avec Thivolet pour saluer Bernard. — Il dort accoudé sur la table. — Le capitaine donne un formidable coup de poing à son fauteuil, il se réveille en sursaut.

BERNARD.

Merci, monsieur l'inspecteur !

Puis il salue Léontine qui sort en riant par le fond au bras de Thivolet.

LE CAPITAINE, à Bernard.

Vous vous croyez toujours à votre bureau, vous.

BERNARD, interloqué*.

Oui... Que s'est-il passé ?

MADAME BOISMOREAU, à Jonathan.

Maintenant, monsieur, nous sommes en famille.

BOISMOREAU, de même.

Nous sommes en famille.

LE CAPITAINE, intervenant.

Permettez, mes respectables parents, et vous, mon cher percepteur, je désire causer un instant seul avec monsieur.

JONATHAN, inquiet.

Ah !

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU, étonnés d'abord.

Nous vous laissons, capitaine.

* Jonathan, Bernard, le capitaine, Boismoreau, madame Boismoreau.

BERNARD.

Nous vous laissons.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Mais...

LE CAPITAINE, *finement*.

Soyez tranquilles, j'ai tout compris. Je tiens mon Jonathan.

BOISMOREAU.

Carpett et compagnie, une réputation universelle ! il faut des égards.

LE CAPITAINE.

J'en aurai.

MADAME BOISMOREAU.

Parlez-moi du capitaine... voilà un homme énergique.

BOISMOREAU.

Mais moi... madame Boismoreau...

Ils sortent à gauche, le capitaine reste seul avec Jonathan.

SCÈNE VIII

LE CAPITAINE, JONATHAN.

LE CAPITAINE *.

Monsieur Carpett !

JONATHAN.

Capitaine !

LE CAPITAINE.

Entre hommes, on peut tout se dire.

JONATHAN.

Généralement.

* Le capitaine, Jonathan.

LE CAPITAINE.

Quand un monsieur... d'un physique ordinaire, a la chance d'épouser une fille adorable comme ma filleule... car elle est adorable...

JONATHAN.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Il ne cherche pas de prétextes pour retarder l'heureux jour.

JONATHAN.

Ce ne sont pas des prétextes.

LE CAPITAINE.

La mort de La Fayette ?

JONATHAN.

En Amérique, nous avons le culte des souvenirs.

LE CAPITAINE.

En France aussi. Mais quand il s'agit de... Allons donc ! Et le cousin ?

JONATHAN.

Presque un frère.

LE CAPITAINE.

C'est bon pour les grands-parents. Mais le capitaine Richard, du 27^e dragons, ne donne pas dans ces godants-là.

JONATHAN.

Quels godants ?

LE CAPITAINE.

Je connais votre motif, moi.

JONATHAN, inquiet.

Ah !

LE CAPITAINE.

Toujours le même : histoire de femme !

JONATHAN.

Jamais.

LE CAPITAINE.

Soyez discret, c'est votre devoir. J'ai tout compris.

JONATHAN.

Quoi ?

LE CAPITAINE.

On est en Amérique. On trouve une Française qui a un mari stupide, on la voit souvent...

JONATHAN.

Mais non, mais non.

LE CAPITAINE.

Je suis homme et aucune faiblesse ne m'est étrangère, comme dit Jean-Jacques Rousseau.

Justine entre du fond, pose quelque chose sur la cheminée et sort à droite.

JONATHAN.

Il n'y a pas de faiblesse.

LE CAPITAINE.

Je vais vous faire un aveu pour vous encourager. Si vous lanternez encore et si vous me forcez à venir plus longtemps dans cette maison, j'y deviendrai amoureux.

JONATHAN.

De qui ?

LE CAPITAINE.

De la bonne.

JONATHAN.

De Justine ?

Sortie de Justine.

LE CAPITAINE.

Elle est jolie, et elle m'ouvre la porte tous les jours, ça me monte l'imagination.

JONATHAN.

Oh !

LE CAPITAINE, mécontent.

Quoi ? oh ! Nous n'avons pas de préjugés en France, quand il s'agit de femmes. Vous en avez en Amérique, à cause des

nègres, je comprends ça : nous, nous n'en avons pas. Mais vous préférez les femmes mariées.

JONATHAN.

Quelles femmes mariées?

LE CAPITAINE, sèchement.

Vous me prenez pour un nigaud, vous avez tort.

JONATHAN.

Je n'ai pas dit ça.

LE CAPITAINE.

Et d'ailleurs, je ne vous le cacherai pas : elle m'intéresse, cette petite femme-là.

JONATHAN.

Mademoiselle Justine?

LE CAPITAINE.

Non.

JONATHAN.

Je voudrais savoir de qui vous me parlez?

LE CAPITAINE.

Vous croyez que je n'ai pas remarqué le regard du mari quand il vous a reconnu?

JONATHAN.

Quel mari?

LE CAPITAINE.

Le mari de la femme adorable qui sort d'ici.

JONATHAN.

Madame Thivolet?

LE CAPITAINE.

Vous vous imaginez que je n'ai pas vu votre surprise?

JONATHAN.

Oh! ma surprise! Je m'attendais à la voir.

LE CAPITAINE.

Vous l'avouez. Et son sourire à elle, car elle a souri nerveusement; elle est très forte, cette petite femme-là.

JONATHAN.

Je vous affirme, capitaine, que vous vous trompez. Ce n'est pas ce que vous croyez.

LE CAPITAINE, sèchement.

Vous me prenez pour un nigaud, vous avez tort.

JONATHAN.

Je ne voudrais pas vous être désagréable, mais je vous jure que vous faites fausse route.

LE CAPITAINE.

Vous avez connu madame Thivolet à Washington.

JONATHAN.

Oui.

LE CAPITAINE.

Eh bien! vous êtes parti en lui jurant de l'aimer éternellement.

JONATHAN.

Mais non.

LE CAPITAINE.

Ça se fait toujours. En France, vous voyez mademoiselle Boismoreau, vous demandez sa main. Paris est loin de l'Amérique. Puis vous apprenez que madame Thivolet est l'amie de votre future.

JONATHAN.

Mais non, je l'ignorais.

LE CAPITAINE.

Vous lisez dans un journal que M. Thivolet rentre en France.

JONATHAN.

Mais non.

LE CAPITAINE.

Avec sa femme! Vous perdez la tête. Vous inventez les anniversaires. La Fayette était une frime. Pourquoi ne pas vous confier à moi? Je suis homme, aucune faiblesse ne

m'est étrangère, et vous allez être mon filleul par les femmes. Veux-tu que je te tutoie ?

JONATHAN.

Je vous remercie, capitaine.

LE CAPITAINE.

J'irai trouver cette dame.

JONATHAN.

Pourquoi faire ?

LE CAPITAINE.

Pour la prier de te rendre tes lettres.

JONATHAN.

Il n'y a pas de lettres.

LE CAPITAINE.

Ou ta parole.

JONATHAN.

Il n'y a pas de parole.

LE CAPITAINE.

Sois tranquille. J'y mettrai les ménagements nécessaires.

JONATHAN.

Gardez-vous-en.

LE CAPITAINE.

J'ai souvent traité ces questions-là pour des amis, et toujours avec autant de délicatesse que de succès, je puis le dire.

JONATHAN.

Mais le mari est excessivement jaloux.

LE CAPITAINE.

Tu vois bien !

JONATHAN.

Comment, je vois bien !

LE CAPITAINE, triomphant.

Tu avoues !

JONATHAN, criant.

Je dis qu'il est jaloux, parce qu'il a voulu me tuer.

LE CAPITAINE, de même.

Tu vois bien!

JONATHAN, criant plus fort.

Il a voulu me tuer, parce qu'un jour, dans un naufrage, j'ai sauvé sa femme à la nage.

LE CAPITAINE.

Tu as tenu cette femme superbe dans tes bras?

JONATHAN.

Le mari ne savait pas nager.

LE CAPITAINE.

Et tu me dis que tu ne l'aimes pas!

JONATHAN.

Non, non, non!

LE CAPITAINE, sèchement.

Vous me prenez pour un nigaud, vous avez tort.

JONATHAN.

Je ne vous prends pas pour un nigaud. (A part.) Je le pourrais peut-être...

LE CAPITAINE, sans l'écouter.

Maintenant, monsieur, que je sais le motif de vos hésitations...

JONATHAN.

C'est trop fort.

LE CAPITAINE.

Je regarderai tout nouveau délai de votre part comme une insulte pour la famille.

JONATHAN.

Comment! vous me menacez!

SCÈNE IX

LES MÊMES, PINCH.

PINCH, entrant du fond avec un énorme bouquet.

On se querelle!

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela?

JONATHAN*.

M. Pinch, un de mes compatriotes.

LE CAPITAINE.

Ah!

JONATHAN.

Le capitaine Richard.

LE CAPITAINE.

Du 27^e dragons, parrain de la mariée.

PINCH.

Capitaine!

LE CAPITAINE.

Mais monsieur remplacera votre cousin.

PINCH.

Non!

LE CAPITAINE.

Vous avez déjà le bouquet.

JONATHAN.

Oui, il était arrivé un accident au premier, et j'avais prié mon ami Pinch d'aller en chercher un second.

LE CAPITAINE, le prenant.

Superbe!

* Le capitaine, Jonathan, Pinch.

PINCH, bas, à Jonathan.

Tu peux fixer le mariage à samedi.

LE CAPITAINE.

Superbe! (A pinch.) Je suis enchanté, monsieur, que vous soyez là. Je viens d'épuiser avec votre ami tous les moyens de conciliation. Je lui ai offert de lui rendre un service... je le lui rendrai.

JONATHAN, vivement.

C'est inutile. Et puisque samedi est un jour qui plaît plus particulièrement aux parents de ma future, je ne veux pas vous contrarier.

LE CAPITAINE.

Vous vous marierez samedi?

JONATHAN.

Ce n'est pas moi, du moins, qui y mettrai obstacle.

LE CAPITAINE.

Cela suffit. Je vais annoncer la bonne nouvelle. (Il fait quelques pas et revient.) Mais c'est fini au moins?

JONATHAN.

Quoi?

LE CAPITAINE.

Vous ne l'aimez plus?

JONATHAN.

Qui?

LE CAPITAINE.

Madame Thivolet.

JONATHAN.

Encore!

LE CAPITAINE.

Au fait, vous pouvez l'aimer jusqu'à samedi.

Il sort par la gauche.

SCÈNE X

JONATHAN, PINCH.

JONATHAN, vivement.

Tu t'es assuré que William sera ici avant samedi?

PINCH.

Je ne me suis pas occupé de ça.

JONATHAN.

Comment?

PINCH.

On ne peut jamais être sûr qu'un Américain arrivera ou n'arrivera pas, quand il est dans les affaires. Business! tout est là.

JONATHAN.

Alors, que ferai-je samedi?

PINCH.

De deux choses l'une : ou William sera ici ou il n'y sera pas. S'il est ici...

JONATHAN.

Tout est convenu, notre histoire est prête. Très romanesque, c'est moi qui l'ai imaginée. Et comme Carpell et compagnie est plus riche que moi, plus beau, dit-on, plus spirituel, dit-on...

PINCH.

Ça ira tout seul, all right!

JONATHAN.

Mais s'il n'arrive pas?

PINCH.

Tu prendras ton habit noir, ta cravate blanche, tes gants blancs, tu iras à la mairie, tu répondras : Oui.

JONATHAN.

Allons donc!

PINCH.

Tu iras à l'église, — tu répondras encore : Oui, si on te demande quelque chose, je ne sais pas comment ça se passe.

JONATHAN.

Je serai marié?

PINCH.

Précisément, mais j'ai vu un avocat.

JONATHAN.

Et il t'a dit?

PINCH.

Attends, j'ai pris des notes. En France, un mariage est nul dans trois cas : 1^o S'il a été clandestin,

JONATHAN.

Il ne l'est pas, on a invité tout Paris.

PINCH.

2^o S'il y a eu violence.

JONATHAN.

Il n'y a pas eu violence, — quoique le capitaine... mais non, il n'y a pas eu violence.

PINCH, triomphant et appuyant sur les mots.

3^o Ou s'il y a eu erreur dans la personne.

JONATHAN.

Ah!

PINCH.

Or, ce n'est pas toi qu'on épouse, c'est ton cousin. Ce n'est pas le simple et modeste Carpett ici présent, c'est Carpett et compagnie. Erreur! Double erreur! Article 180. Je te remets la note pour que tu te souviennes. 180. Ton cousin arrive. Le mariage est annulé. Carpett et compagnie épouse, la clause du testament est remplie, il hérite, et tu redeviens garçon. Tout le monde est content, all right!

JONATHAN.

Tu as raison, on me prend pour un autre; je devrais leur dire : Je ne suis pas le grand Carpett.

PINCH.

Tu le diras plus tard, c'est notre moyen : erreur sur la personne. Et puis tu n'épouses pas sérieusement.

JONATHAN.

Tu as raison... C'est égal... j'aimerais mieux attendre.

PINCH.

Tu ne le peux plus, tu m'as avoué que tu ne le peux plus.

JONATHAN.

Non, non, je ne peux plus. Avec une demoiselle naïve, des grands parents idiots et un oncle brutal! non, je ne peux plus, j'irai jusqu'au bout; advienne que pourra!

PINCH.

Ah! j'oubliais. Il y a un autre article important. Le voici : La demande en nullité n'est plus recevable s'il y a eu cohabitation... Tu saisis?

JONATHAN, avec dignité.

Pour qui me prends-tu?

PINCH.

Article 181. Je te le donne pour que tu ne l'oublies pas.

JONATHAN, le repoussant avec indignation.

Je n'en veux pas. Ce n'est pas pour obéir à la loi que... Allons donc! Tu me crois capable... Allons donc!

SCÈNE XI

LES MÊMES, BOISMOREAU,
MADAME BOISMOREAU, LE CAPITAINE,
BERNARD.

Ils entrent par la gauche.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Ah ! mon gendre ! mon gendre !

JONATHAN.

Monsieur ! madame !

LE CAPITAINE*.

Je n'ai eu qu'un mot à dire. Il est ravi, ce cher Carpett.

JONATHAN.

Oui, ravi ! Je me demande seulement comment on pourra en trois jours...

BOISMOREAU.

Ne vous préoccupez pas de cela.

MADAME BOISMOREAU.

Ne vous préoccupez pas.

LE CAPITAINE.

Réveillez-vous donc, percepteur.

BERNARD.

Pourquoi ?

LE CAPITAINE, à part.

Il dort debout. (Bart, dans son oreille.) On se marie samedi.

* Madame Boismoreau, Bernard en arrière, Jonathan, le capitaine, Boismoreau, Pinch.

BERNARD.

Ah ! tant mieux !

JONATHAN.

Mais s'il fallait quelques jours de plus ?

BERNARD.

Mon cher cousin, je peux vous donner ce titre, j'augurais mal de ces retards successifs, je l'avoue...

LE CAPITAINE.

Il m'a donné ses raisons. Elles n'existent plus.

MADAME BOISMOREAU.

Votre attitude singulière nous imposait la plus grande réserve.

BOISMOREAU.

Mais maintenant... appelez-moi beau-père.

Il remonte.

MADAME BOISMOREAU.

Appelez-moi maman.

On remarque Pinch avec étonnement.

PINCH, qui était resté à l'écart.

Présente-moi donc.

JONATHAN.

Je suis ahuri.

PINCH.

C'est égal, présente-moi. On me regarde comme une bête curieuse.

JONATHAN*.

M. Pinch, un de mes bons amis.

BOISMOREAU.

Ah ! monsieur.

MADAME BOISMOREAU.

C'est vous que notre gendre attendait ?

* Le capitaine, Bernard, Boismoreau, madame Boismoreau, Jonathan, Pinch.

PINCH.

Non, madame, non, pas tout à fait.

LE CAPITAINE.

C'est monsieur qui remplace le cousin, le fameux cousin !

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Ah !

SCÈNE XII

LES MÊMES, ANGÈLE, LÉONTINE, THIVOLET,
puis SAM.

LÉONTINE, revenant.

Ça n'a pas été long.

MADAME BOISMOREAU.

Ah ! Angèle !

BOISMOREAU.

Angèle !

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

C'est pour samedi.

ANGÈLE*.

Ah !

MADAME BOISMOREAU.

Oui, madame Thivolet, pour samedi.

LÉONTINE.

Ah ! mon Dieu, je n'aurai mes robes que mardi.

JONATHAN, vivement, allant à madame Boismoreau.

On pourrait remettre à mardi.

* Le capitaine, Bernard, Thivolet, Léontine, Angèle, madame Boismoreau, Boismoreau, Jonathan, Pinch.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Non, non.

LE CAPITAINE, à part.

Comme il a peur de lui déplaire!

MADAME BOISMOREAU.

Ne changeons plus rien.

ANGÈLE, à Léontine.

Ta couturière se pressera un peu.

LÉONTINE.

Je vais la revoir.

MADAME BOISMOREAU.

Je peux vous le dire à présent, monsieur : ma fille est une perle, c'est un cadeau que je vous fais.

JONATHAN.

Oui, madame.

BOISMOREAU, de l'autre côté, avec émotion.

Rendez-la heureuse.

JONATHAN.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE, à Léontine.

Courage!

LÉONTINE.

Quoi?

PINCH, à Jonathan.

Elle est trop jolie.

JONATHAN.

Oui, elle est bien jolie.

PINCH.

Je vais te donner l'article 181, tu l'oublierais.

JONATHAN.

Je n'en veux pas; pour qui me prends-tu?

JUSTINE, à la porte du fond.

Il y a là un Américain...

JONATHAN, avec joie.

C'est lui, enfin... faites entrer... (Entre un Américain plus étrangement accoutré que le premier*.) Sam! Tu ne m'amènes pas William?

SAM, baragouinant.

Il allait partir... nous étions sur la passerelle du bateau à vapeur...

JONATHAN.

Quand on lui a apporté une dépêche.

SAM.

Il m'a dit...

JONATHAN, exaspéré.

« Va trouver Jonathan et engage-le à patienter... » (Avec colère.) Merci, merci, merci! je me marie samedi.

* Le capitaine, Bernard, Thivolet, Léontine, Angèle, madame Boismoreau, Boismoreau, Sam, Jonathan, Pinch.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, BLANCHE, BERNARD.

BERNARD*.

Vous voyez : personne pour nous recevoir ; la maison est sens dessus dessous. Ce n'est pas surprenant, un lendemain de noces. Je vous disais que nous arriverions trop tôt.

BLANCHE.

Mais, papa, les demoiselles d'honneur n'arrivent jamais trop tôt. Notre place est ici.

BERTHE.

Et moi je voudrais embrasser la mariée, la première ; on dit que ça porte bonheur.

BERNARD.

Vraiment, Berthe, c'était bien la peine de vous faire donner une instruction laïque pour qu'on vous laissât de pareilles superstitions.

BLANCHE.

Berthe ne sait ce qu'elle dit.

BERNARD.

N'est-ce pas, ma fille ?

* Berthe, Bernard, Blanche.

BLANCHE.

Ce qui porte bonheur, c'est d'être embrassée par le marié.

BERNARD.

Eh bien, Blanche!

BERTHE.

Ne compte pas qu'il t'embrasse, ce marié-là. Hier, pendant toute la journée, il n'a pas une seule fois embrassé sa femme... je l'ai demandé à Angèle.

BERNARD.

Où avez-vous vu, Berthe, qu'un monsieur bien élevé embrassait sa femme en public?

BERTHE.

Je les ai laissés seuls un moment... exprès, pour voir... Eh bien! non.

BERNARD.

Je vous ai dit, ma fille, que le mariage est une institution sérieuse, base de la société moderne.

BLANCHE.

Oui, papa, mais moi, je ne serais pas contente du tout, du tout, si le jour de la cérémonie mon mari était distrait comme master Jonathan.

BERTHE.

Il regardait toujours vers la porte, comme s'il attendait quelqu'un.

BLANCHE.

Sûrement, il pensait à autre chose.

BERTHE.

A la place d'Angèle, moi, je l'aurais pincé tout le temps, pour qu'il s'occupât de moi... Mais Angèle est si naïve!

BLANCHE.

C'est-à-dire qu'à Paris on apprend aux jeunes filles à tout supporter sans se plaindre.

BERNARD.

On a raison, mesdemoiselles, on a raison, (il passe devant Blanche.) et je suis stupéfait de vous entendre... Ce n'était vraiment pas la peine de vous faire donner une éducation laïque.

BLANCHE.

Voyons, papa, ne gronde pas.

BERTHE*.

Ne gronde pas, mon petit papa. Tu es laid quand tu te fâches.

BERNARD.

Comment, je suis laid ?

BLANCHE.

C'est une façon de parler... tu es toujours joli pour nous.

BERNARD, satisfait.

A la bonne heure !

JUSTINE, entrant de la gauche et portant le voile de la mariée, la couronne, le bouquet de fleurs d'oranger.

M. et madame Boismoreau sont dans le grand salon avec les parents qui sont venus d'Avranches.

BLANCHE, vivement à Berthe.

Il y a un jeune homme à marier.

BERTHE.

Qui va être sous-préfet !

BERNARD.

Ne courez pas ainsi. De la tenue, je vous prie, devant ces parents qui nous sont étrangers.

BERTHE.

Oui, papa. (Elle s'arrête devant Justine.) Voilà le voile de la mariée.

* Blanche, Bernard, Berthe.

BLANCHE.

Et la couronne.

BERTHE*.

Et le bouquet de fleurs d'oranger.

BLANCHE.

C'était si joli, hier !

BERTHE.

Mais aujourd'hui...

BERNARD, revenant.

Venez donc, à présent.

BERTHE et BLANCHE.

Oui, papa.

Elles sortent avec Bernard, à droite.

SCÈNE II

JUSTINE, JONATHAN, puis PINCH.

Justine seule, regardant avec convoitise la couronne et le bouquet.

JUSTINE.

Oui, c'est joli et ça va bien... mais ça ne peut plus servir à madame. Je la prendrais bien, moi. (Elle met la couronne sur sa tête au moment où Jonathan paraît à gauche**.) Oh ! monsieur !

Elle reste interdite et ne peut plus enlever la couronne qui s'est prise dans ses cheveux.

JONATHAN, avec calme.

Je vais vous aider.

JUSTINE.

Je demande pardon à monsieur... mais je me disais : elle ne peut plus servir à madame.

* Justine, Blanche, Berthe, Bernard.

** Jonathan, Justine.

JONATHAN.

Mais si ! elle peut... elle doit...

JUSTINE, criant parce qu'il lui tire les cheveux.

Aïe !

JONATHAN.

J'irai plus doucement. Vous me faites dire des bêtises. Là, ne bougez plus.

JUSTINE, apercevant Pinch qui entre du fond*.

Oh !

PINCH.

Que diable fais-tu là ?

JONATHAN, avec joie.

Pinch !

JUSTINE, criant.

Aïe !

JONATHAN.

J'ai fini, j'ai fini. (A Justine, lui remettant la couronne qu'il a enfin enlevée.) La voici, serrez-la précieusement.

JUSTINE.

Oui, monsieur.

JONATHAN, insistant.

Précieusement.

JUSTINE.

C'est comme souvenir alors !

Elle sort par le fond.

* Pinch, Jonathan, Justine.

SCÈNE III

PINCH, JONATHAN.

PINCH *.

Tu as tort de jouer déjà avec les bonnes.

JONATHAN.

Mais je ne joue pas; je te jure, Pinch, que je ne joue pas.

PINCH.

Que faisais-tu, alors ?

JONATHAN.

Moi? je n'en sais rien. Tu ne peux pas me demander d'avoir la tête à moi, n'est-ce pas? Tu ne peux pas, après la nuit que j'ai passée!

PINCH, vivement.

Qu'est-il arrivé ?

JONATHAN.

Rien... il n'est rien arrivé, rien... et c'est là qu'était le difficile... Mais un Américain n'a que sa parole.

PINCH.

Tu n'as pas oublié l'article 181?

JONATHAN.

Je l'ai retrouvé dans mon chapeau.

PINCH.

C'est moi qui l'y avais mis.

JONATHAN.

Je l'ai lu... il n'est pas clair.

* Pinch, Jonathan.

PINCH.

Comment, pas clair ?

JONATHAN.

C'est égal, je connais mon devoir : je ne suis pas un mari, je suis un dépositaire, et le dépôt est un contrat de bonne foi... Article je ne sais lequel du code de commerce.

PINCH.

J'aime à l'entendre, Carpett, pour l'honneur du nom américain.

JONATHAN.

Ah ! William n'aura rien à me reprocher.

PINCH, enthousiasmé.

Hipp ! Hipp ! Hurrah !

JONATHAN.

Ou presque rien... mais quelle nuit !

PINCH.

Est-ce que ta femme?...

JONATHAN.

Un ange, mon ami, un ange, heureusement ! Ah ! comme on élève bien les demoiselles en France ! Je ne l'ai pas même embrassée, elle a trouvé cela tout naturel, et quand je me suis étendu, tout habillé, sur le canapé... ça l'a fait rire.

PINCH.

Ah ! tant mieux ! Ah ! tant mieux !

JONATHAN.

Je lui ai fait une théorie sur le mariage, pour me donner une contenance. Je lui ai expliqué que le canapé était un symbole.

PINCH.

Un symbole ?

JONATHAN.

Pour exprimer la soumission du mari vis-à-vis de

femme. Seulement, entre autres choses qu'elle n'a pas dû comprendre, la famille lui avait dit qu'une femme mariée pouvait s'habiller et se déshabiller devant son mari.

Ah diable!

PINCH.

JONATHAN.

Quelle jolie mignonne! Pinch! Quelle merveille, mon ami!... On a beau ne pas regarder, il y a des choses qui vous viennent dans les yeux!... Je te jure que William n'est pas à plaindre.

PINCH.

Tu ne vas pas devenir amoureux, au moins?

JONATHAN.

Moi? allons donc! Je garde un dépôt, moi, pour faciliter la réparation d'un préjudice causé au père par l'oncle d'un autre. Je ne suis rien, moi, je tiens la place pour Carpett et compagnie, le beau Carpett. — As-tu de ses nouvelles?

PINCH.

Non.

JONATHAN.

Je lui ai envoyé trois dépêches: à New-York s'il y est encore, au Havre s'il y débarque, et à Saint-Nazaire. « Impossible d'attendre, on veut rompre, — me marie demain à ta place, — cas de nullité, — tu la reprendras... » (Expliquant.) ta place. — « Prévenu, — bonne chance! »

PINCH, ravi.

Excellente idée! S'il est encore à New-York, il continuera ses affaires sans se presser.

JONATHAN.

Comment, sans se presser?

PINCH.

Maintenant il a le temps.

JONATHAN.

Le temps! Eh bien! et moi, moi, qui suis ici exposé...

exposé à... car enfin, Pinch, il faut compter sur les accidents. Ce matin, elle avait emmêlé les rubans de son corsage... du dernier corsage : elle ne pouvait ni l'ôter ni achever de le mettre ; elle allait appeler sa femme de chambre. J'aurais été ridicule ; avoue, Pinch, que j'aurais été ridicule. J'ai ôté le corsage.

PINCH.

Je comprends, je comprends bien.

JONATHAN.

Les gens qui se marient tous les jours... non, je veux dire : les gens qui se marient comme tout le monde, trouvent simple... tout ce qui leur arrive... c'est dans le programme. Ils n'ont pas la poésie de la situation ! Je l'ai, moi... Comme je ne dois toucher à rien, rien ne m'échappe... Pas une dentelle ne tombe sans que mes yeux la suivent involontairement. Un mari ordinaire court tout de suite embrasser sa femme. Patatras ! Il ne voit rien... il perd tous ces petits mouvements pudiques... C'est adorable ! adorable ! adorable !

PINCH.

Calme-toi, Carpett... Carpett, calme-toi.

JONATHAN.

Si tu crois que c'est commode !

PINCH.

Tu as une mission à remplir.

JONATHAN.

Je la remplis... je la remplirai jusqu'au bout. (Avec exaltation.) Je te dis que c'est divin ! divin !

PINCH.

Tu l'emballes.

JONATHAN.

Non, c'est fini.

PINCH.

Et si tu ôtes encore son corsage ?

JONATHAN.

Je suis aguerri, maintenant. Je suis de marbre... regarde-moi... de marbre!

PINCH.

Oui, mais tu t'emballais tout à l'heure, je devrais ne pas te quitter.

JONATHAN.

Comment, ne pas me quitter?

PINCH.

Malheureusement, j'ai des affaires. Je lance nos vins d'Amérique. Je les achète à Bordeaux, pour les faire connaître... et après... all right!

JONATHAN.

Ah! oui, parlons un peu commerce, ça me remettra dans mon assiette.

PINCH.

C'est une idée de Carpelt et compagnie.

JONATHAN.

Il n'en a que de bonnes. Tu lances nos vins? — Mon ami, elle a une chute d'épaules... non, non, il n'est pas à plaindre, Carpelt et compagnie.

PINCH, à part.

Il faudra le surveiller.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

JUSTINE, annonçant.

Le capitaine Richard.

JONATHAN*.

Ah!

* Pinch, Jonathan, le capitaine.

LE CAPITAINE, entrant par le fond, en poursuivant Justine.

Très gentille, cette petite. (A Jonathan.) Carpett. (Allant vers Pinch.) Monsieur, je vous salue. (Revenant à Carpett.) Carpett... je viens vous faire mes adieux.

JONATHAN, avec joie *.

Ah! vous partez... déjà?

LE CAPITAINE.

Express de trois heures cinquante.

PINCH.

Je reviendrai à quatre heures.

LE CAPITAINE.

Je n'ai plus rien à faire... Les cérémonies, toutes les cérémonies sont achevées... Ma filleule est heureuse, les grands-parents sont heureux, vous êtes heureux... Monsieur aussi doit être heureux?

PINCH.

Très heureux, capitaine.

LE CAPITAINE.

Tout le monde est heureux, je n'ai plus qu'à partir.

JONATHAN, ne pouvant cacher sa joie.

Comme je le regrette!

PINCH.

Je sortais quand vous êtes entré, capitaine.

LE CAPITAINE.

Enchanté, monsieur, d'avoir fait votre connaissance. Je ne vous retiens pas, j'ai à parler à mon neveu.

PINCH.

Bon, je suis tranquille; au revoir, cher ami.

Il sort.

LE CAPITAINE.

Il est très bien, ce jeune homme.

* Pinch, le capitaine, Jonathan.

JONATHAN *.

Vous avez à me parler ?

LE CAPITAINE.

Oui. Je ne suis pas susceptible, moi, et je fais le bien pour le bien. Mais je vous avoue que je m'attendais à une visite et à des remerciements de votre part.

JONATHAN.

Des remerciements?... Pourquoi donc, capitaine ?

LE CAPITAINE.

Vous n'avez pas voulu que j'aie réclamer vos lettres.

JONATHAN.

Je vous ai dit qu'il n'y en avait pas.

LE CAPITAINE.

Très bien... Je me suis abstenu, mais un scandale était à craindre.

JONATHAN.

Quel scandale ?

LE CAPITAINE.

Elle pouvait s'évanouir hier devant son mari... en public... je ne l'ai pas quittée un instant. J'étais près d'elle, la soutenant du regard, avec un flacon de sels anglais dans ma poche.

JONATHAN.

C'était inutile.

LE CAPITAINE.

Inutile?... Alors, pourquoi étiez-vous si troublé, vous ?

JONATHAN.

Il est bien naturel d'être un peu troublé quand on se marie pour la première fois.

LE CAPITAINE.

Comment ! Mille casques de parade ! Vous trouvez naturel qu'un fiancé entre à l'église son chapeau sur la tête ?

* Jonathan, le capitaine.

JONATHAN.
Je l'ai ôté.

LE CAPITAINE.
Pour saluer le suisse.

JONATHAN.
Il était imposant, cet homme.

LE CAPITAINE.
Et vous l'avez remis.

JONATHAN.
Je l'ai encore ôté.

LE CAPITAINE.
Pour le donner à votre belle-mère.

JONATHAN.
Elle était là, sous ma main.

LE CAPITAINE.
Et à la mairie ?

JONATHAN.
Quoi donc ? A la mairie ?

LE CAPITAINE.
Quand il a fallu signer l'acte de mariage...

JONATHAN.
Ah ! oui... J'ai mis au-dessus de ma signature : « Bon pour pouvoir. » Habitude de négociant.

LE CAPITAINE.
Mais saperlipopette ! on n'est pas négociant à ce point.

JONATHAN.
Le maire s'est fâché ; je lui ai répondu : « Je voudrais bien vous voir à ma place. »

LE CAPITAINE.
Précisément.

JONATHAN.
A quoi il a répliqué : « Je ne demanderais pas mieux. » Insolent !

LE CAPITAINE.

Et vous me feriez croire, à moi, capitaine Richard, du 27^e dragons, que vous aviez la conscience tranquille!

JONATHAN.

Madame Boismoreau!

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME BOISMOREAU,
puis BOISMOREAU.

MADAME BOISMOREAU, entrant du fond, avec exaltation.

Mon gendre! Ah! mon gendre! (Au capitaine.) Vous pardonnez à l'émotion d'une mère... Je ne l'avais pas encore vu d'aujourd'hui... (Elle lui saute au cou.) Ma fille! ma pauvre fille!

JONATHAN, très embarrassé¹⁸.

Remettez-vous, madame, votre fille va très bien.

MADAME BOISMOREAU, se retournant vers le capitaine.

Elle non plus, je ne l'ai pas encore vue.

JONATHAN.

Elle achève de se coiffer.

MADAME BOISMOREAU.

Pauvre enfant!... Ah! capitaine, le rôle d'une mère est bien difficile dans ces occasions-là.

LE CAPITAINE.

Oui, ma cousine, oui. Il est des moments, j'en ai connu, où une mère est bien embarrassante.

MADAME BOISMOREAU, piquée.

Ce n'est pas ce que je voulais dire.

¹⁸ Jonathan, madame Boismoreau, le capitaine.

LE CAPITAINE.

Moi non plus.

MADAME BOISMOREAU, revenant vivement à Jonathan.

Vous l'aimerez toujours ainsi, n'est-ce pas ?

JONATHAN.

Toujours, mais remettez-vous.

MADAME BOISMOREAU.

C'est un cadeau que je vous ai fait, monsieur Carpett.

JONATHAN.

Je l'ai bien vu.

MADAME BOISMOREAU, à mi-voix.

Eh bien ! monsieur, elle est aussi parfaite au moral qu'au physique.

BOISMOREAU, accourant du fond*.

Mon gendre !

MADAME BOISMOREAU, à Boismoreau.

Angèle se fait coiffer, nous allons la voir.

BOISMOREAU.

Ah ! capitaine ! ah ! mon gendre ! C'est le plus beau jour de ma vie... après celui où je me mariaï moi-même avec Pauline.

MADAME BOISMOREAU.

Je vous prie, monsieur Boismoreau, de ne pas prendre cette voix quand Angèle paraîtra.

JONATHAN.

Oh ! non, par exemple.

MADAME BOISMOREAU.

Ça l'intimiderait.

LE CAPITAINE.

Il faudra rire un peu.

* Boismoreau, Jonathan, madame Boismoreau, le capitaine.

MADAME BOISMOREAU*.

Oh! non, ça l'intimiderait davantage.

LE CAPITAINE.

Alors, ça ne sera pas commode.

MADAME BOISMOREAU.

Une jeune femme s'intimide très facilement ce jour-là, surtout en présence de son mari.

BOISMOREAU.

Je me souviens que madame Boismorceau est restée toute la journée rouge comme une framboise.

MADAME BOISMOREAU.

Edgard!... Voilà une remarque bien déplacée.

BOISMOREAU.

Tu n'osais ni parler ni lever les yeux.

MADAME BOISMOREAU, pudiquement.

Monsieur Boismoreau! Chut!... Angèle.

LE CAPITAINE, se redressant.

Oh! oh! oh! oh! oh! (Poussant Jonathan du coude.) Soyez modeste.

JONATHAN, déjà interloqué.

Moi?

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANGÈLE**.

ANGÈLE, entrant gaiement par le fond.

Bonjour, papa; bonjour, maman; bonjour, mon parrain; rebonjour, monsieur mon mari.

* Boismoreau, madame Boismorceau, Jonathan, le capitaine.

** Boismoreau, Angèle, madame Boismoreau, Jonathan, le capitaine.

MADAME BOISMOREAU, avec émotion.

Chère enfant!

BOISMOREAU, vivement.

Prenez garde.

ANGÈLE.

Mais oui, maman, prends donc garde, tu vas chiffonner ma belle collerette.

MADAME BOISMOREAU, retenant des larmes.

Ne crains rien, Angèle, ne crains rien.

ANGÈLE.

Tu es enrhumée?

MADAME BOISMOREAU.

Non, mon enfant, non, non.

ANGÈLE.

Mais si... (A Jonathan et au capitaine.) N'est-ce pas que maman est enrhumée?

BOISMOREAU, que les larmes font bégayer.

Mais pas du tout, Angèle... pas du tout.

ANGÈLE, étonnée.

Papa aussi!

BOISMOREAU, dont l'émotion redouble.

Tu te trompes.

ANGÈLE.

Oh! que c'est drôle!

MADAME BOISMOREAU.

Ce n'est pas drôle, Angèle, c'est l'émotion.

ANGÈLE, tendrement.

Je vous demande pardon à tous les deux. C'est l'émotion d'hier qui dure encore. Eh bien! moi, c'est fini.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU, étonnés.

Ah!

LE CAPITAINE.

Oh!

ANGÈLE.

Maintenant que mon mari m'a bien expliqué ce que c'est que le mariage...

Tout le monde regarde Jonathan, qui paraît fort embarrassé.

JONATHAN.

Il m'a paru nécessaire d'expliquer un peu...

LE CAPITAINE, vivement.

Holà!... Chut! Où allez-vous?

MADAME BOISMOREAU, baissant les yeux.

C'était votre droit, mon gendre.

BOISMOREAU.

Et votre devoir.

MADAME BOISMOREAU, à Angèle.

Eh bien! Angèle? Depuis?...

ANGÈLE.

Eh bien! maman. (Elle embrasse gaiement sa mère.) Je suis très contente.

TOUS.

Ah!

ANGÈLE, changeant de ton, à son père et à sa mère.

Vous ne me grondez pas pour m'être levée si tard?

MADAME BOISMOREAU.

Mais non, ma fille.

BOISMOREAU.

Nous n'y songeons pas.

LE CAPITAINE.

Au contraire!

M. et madame Boismoreau l'arrêtent du regard.

JONATHAN, à part.

Je n'aime pas cette conversation.

ANGÈLE.

Songez donc que nous nous sommes retirés à minuit et demi.

JONATHAN.

Il était même minuit trente-cinq.

ANGÈLE.

Mais j'ai si bien dormi! Et vous, monsieur Jonathan, avez-vous bien dormi?

JONATHAN.

Moi, non, pas du tout... Pourquoi? Je veux dire, non, non...

ANGÈLE.

Je veux raconter à maman combien vous avez été bon et complaisant.

MADAME BOISMOREAU.

Vraiment?

JONATHAN.

C'est inutile.

ANGÈLE.

Oh! non. D'abord, je vous préviens que j'ai l'habitude de tout raconter à maman.

LE CAPITAINE.

Sapristi!

ANGÈLE.

Il m'a aidée à enlever mon corsage.

TOUS.

Ah!

JONATHAN.

C'était la moindre des choses.

LE CAPITAINE.

Parbleu! La moindre, je crois bien.

ANGÈLE.

Et très adroitement; on dirait qu'il n'a fait que ça toute sa vie.

MADAME BOISMOREAU.

Calme-toi, Angèle. Tu causes trop, tu es nerveuse, cela s'explique.

ANGÈLE.

Mais, non, maman... Je ne suis pas nerveuse, je suis gaie... Voudrais-tu me voir baisser les yeux comme Georgette, le lendemain de son mariage? Elle ne répondait qu'avec des soupirs : (Elle l'imitte.) « Oui, madame. » « Oui, monsieur. » — « Ne me regardez pas comme cela, vous me feriez rougir. » (Gaiement.) Et pourquoi, je te le demande?

LE CAPITAINE, à part.

Oh!

JONATHAN, aburi.

Oui, pourquoi? (A part.) Je n'aime pas cette conversation.

M. et madame Boismoreau se regardent interloqués.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BLANCHE, BERTHE.

BLANCHE, accourant par la droite, avec Berthe*.

Voici Angèle!

BERTHE.

Et son mari.

BLANCHE, gracieusement, en baissant les yeux.

Et M. le capitaine Richard.

ANGÈLE.

Comment, mes cousines, vous étiez là?

BERTHE.

Avec les parents d'Avranches.

BLANCHE, prenant un air de circonstance.

Nous aurions voulu être les premières à vous souhaiter le bonjour.

* Boismoreau, madame Boismoreau, Angèle, Blanche, Berthe, Jonathan, le capitaine.

BERTHE, se retournant vers Jonathan.

Ainsi qu'à notre nouveau cousin.

BLANCHE.

Bien que le rôle des demoiselles d'honneur soit terminé.

JONATHAN.

Je suis très honoré, mesdemoiselles.

BERTHE.

Appelez-nous cousines.

JONATHAN.

Mesdemoiselles et chères cousines. Il me semble que nous devrions aller saluer les parents d'Avranches, puisqu'ils sont dans le grand salon.

Il remonte.

ANGÈLE.

Mais oui... allons les saluer.

BERTHE, à Blanche.

Tu vois, il ne nous embrasse pas.

ANGÈLE, à Berthe et Blanche, entre elles.

Il me tarde de le voir, le cousin d'Avranches ; il m'a dit hier : « Je ne vous appellerai madame que demain. » Pourquoi donc ?

BLANCHE.

Je ne sais pas, moi, ma chère.

ANGÈLE.

Eh bien ! je veux qu'il m'appelle madame. (En confidence.) Quand vous voudrez vous marier toutes les deux vous me demanderez des renseignements.

BLANCHE et BERTHE.

Mais tout de suite.

ANGÈLE.

Je vous dirai tout. Ah ! mon mari a entendu.

Elle les entraîne en riant, à droite.

JONATHAN, à part.

Elle va leur expliquer le symbole.

Il les suit.

SCÈNE VIII

LE CAPITAINE, BOISMOREAU,
MADAME BOISMOREAU.

Ils restent un instant sans parler. M. et madame Boismoreau paraissent absorbés dans leurs réflexions. Le capitaine mâchonne sa moustache.

BOISMOREAU*.

Quelle est ton impression, Pauline?

MADAME BOISMOREAU.

Je me recueille, Edgard.

BOISMOREAU.

Tu n'oses pas la dire.

MADAME BOISMOREAU.

Toi non plus.

Le capitaine, de plus en plus nerveux, continue à mâchonner sa moustache.

BOISMOREAU, après une pause.

On a vu quelquefois, rarement, des maris si ingénus!

MADAME BOISMOREAU, vivement.

Ce n'est pas le cas, ce n'est pas le cas, j'en répondrais.

BOISMOREAU.

J'en répondrais aussi.

Nouveau silence.

MADAME BOISMOREAU.

D'ailleurs, il n'aurait pas été embarrassé, et il l'était.

* Boismoreau, madame Boismoreau, le capitaine.

BOISMOREAU.

Et il l'était. Il l'était beaucoup.

MADAME BOISMOREAU.

Vous ne dites rien, capitaine?

LE CAPITAINE.

Rien, rien!

BOISMOREAU*.

Vous pensez, comme nous, qu'il y a dans la gaieté d'Angèle...

MADAME BOISMOREAU.

Quelque chose qui n'est pas naturel?

LE CAPITAINE.

Pas naturel, je crois bien!

BOISMOREAU.

Et que l'attitude de notre gendre?...

LE CAPITAINE.

Étrange! Très étrange. Je voudrais me tromper.

MADAME BOISMOREAU.

Vous en savez plus que vous ne voulez en dire.

LE CAPITAINE.

Non... non!

BOISMOREAU.

Si, si!

MADAME BOISMOREAU.

On ne doit rien cacher à une mère.

BOISMOREAU.

Ni à un père.

LE CAPITAINE, vivement**.

Ne vous montez pas la tête; n'allez pas vous imaginer que Carpett... Non, non, ce n'est pas cela, et il vaut mieux vous

* Madame Boismoreau, Boismoreau, le capitaine.

** Madame Boismoreau, le capitaine, Boismoreau.

dire tout de suite la vérité, la simple vérité... Carpett est sous l'influence...

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

De quoi?

LE CAPITAINE.

Comment m'exprimerai-je? Ça arrive souvent, ces choses-là. C'est un honnête garçon... Il a des remords.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Des remords!

LE CAPITAINE.

N'allez pas vous imaginer maintenant qu'il a tué quelqu'un. Ce n'est pas cela... ce n'est rien... Il avait une maîtresse.

MADAME BOISMOREAU.

Une maîtresse!

BOISMOREAU.

Mon gendre!

LE CAPITAINE.

Là, là, ne criez pas au feu, il ne s'agit pas d'une de ces maîtresses vulgaires...

MADAME BOISMOREAU.

Je l'aimerais mieux.

BOISMOREAU.

Moi aussi.

LE CAPITAINE.

J'aurais dû dire une liaison, une simple liaison. Je lui avais offert de négocier une rupture.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Il n'a pas rompu!

LE CAPITAINE.

Eh bien! ça se voit tous les jours et personne n'en meurt. On n'ose pas rompre tout de suite et alors...

BOISMOREAU.

Tout s'explique!

LE CAPITAINE.

Parbleu!

MADAME BOISMOREAU.

Il avait juré à sa maîtresse de lui rester fidèle, même après.

BOISMOREAU.

Voilà!

LE CAPITAINE.

Voilà certainement... Voilà. Je comprends votre colère, je la partage, mais enfin, voyons, mes chers parents, vous êtes des hommes... non, pas vous, ma cousine, mais vous en seriez digne. Soyons calmes!

MADAME BOISMOREAU.

Calmes! M. Boismoreau peut-être?

BOISMOREAU*.

Non, madame, non.

MADAME BOISMOREAU.

Mais moi!... On ne sait pas ce que c'est qu'outrager une mère dans la personne de sa fille.

BOISMOREAU.

Croyez-vous que je ressente moins cette injure, moi, son père?

MADAME BOISMOREAU.

Ça ne se compare pas.

BOISMOREAU.

Comment, ça ne se compare pas?

LE CAPITAINE.

Mais ne vous querellez pas. Raisonnons froidement et prenons un parti.

MADAME BOISMOREAU.

Le mien est pris.

* Le capitaine, madame Boismoreau, Boismoreau.

BOISMOREAU.

Le mien aussi.

MADAME BOISMOREAU.

Angèle plaidera en séparation.

LE CAPITAINE.

Y pensez-vous?

BOISMOREAU.

Demain, capitaine, demain!

LE CAPITAINE.

Raisonnez donc un peu.

MADAME BOISMOREAU, à Boismoreau.

Nous verrons quel est celui de nous qui aime le mieux sa fille.

BOISMOREAU.

Oui, madame, nous le verrons.

LE CAPITAINE.

Les voilà partis.

MADAME BOISMOREAU.

Je vais consulter un avocat.

BOISMOREAU.

J'en consulterai un autre.

LE CAPITAINE.

Vous allez tout gâter.

MADAME BOISMOREAU.

Cela ne vous regarde pas.

BOISMOREAU.

Cela ne vous regarde pas.

JOSEPH, annonçant.

Monsieur Pinch.

LE CAPITAINE.

Voilà une diversion.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PINCH.

MADAME BOISMOREAU, vivement, à Boismoreau.
Ne nous donnons pas en spectacle aux étrangers.

BOISMOREAU.
Soyez tranquille, madame, je sais me contenir.

PINCH, entrant par le fond*.
Je vous dérange peut-être ?

LE CAPITAINE, brusquement.
Monsieur Pinch, vous venez à propos.

MADAME BOISMOREAU.
Comment ?

BOISMOREAU.
Que voulez-vous dire ?

LE CAPITAINE, vivement.
Voilà mon vénérable cousin et ma respectable cousine
qui se mettent martel en tête.

MADAME BOISMOREAU, voulant l'arrêter.
Capitaine, je vous en prie...

BOISMOREAU, de même.
N'allez pas plus loin.

LE CAPITAINE.
Ils ont appris que leur gendre avait une maîtresse.

PINCH.
Ah !

* Le capitaine, Pinch, madame Boismoreau, Boismoreau.

LE CAPITAINE.

Et ils ne parlent de rien de moins que de plaider en séparation !

PINCH, avec joie.

Ah !

LE CAPITAINE.

Vous êtes l'ami de Jonathan. Vous le connaissez bien. Aidez-moi à le défendre.

PINCH.

Certainement.

MADAME BOISMOREAU.

Ce serait inutile.

LE CAPITAINE.

J'aime ce Jonathan, moi ! Je lui ai rendu service. Il est jusqu'à présent, comme mari, au-dessous de tout ! Mais il se corrigera. J'en fais mon affaire et je ne peux pas admettre qu'on plaide ainsi en séparation.

PINCH.

D'autant qu'en France, — si jè ne me trompe, — quand on se sépare on reste marié.

LE CAPITAINE.

Plus que jamais ! On n'a même plus la chance de se brouiller, on ne se voit pas.

PINCH.

En Amérique nous aurions le divorce.

MADAME BOISMOREAU, avec exaltation.

Ah ! monsieur, si quelqu'un en ce moment me donnait le divorce, je l'embrasserais.

BOISMOREAU.

Pauline !

MADAME BOISMOREAU.

Ne prenez pas cela pour vous, Edgard.

BOISMOREAU.

Il aurait été si facile de rompre, hier, avant la cérémonie !

MADAME BOISMOREAU.

Oui.

PINCH.

On le pourrait peut-être encore.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU.

Aujourd'hui !

PINCH.

S'il y avait par hasard un cas de nullité...

MADAME BOISMOREAU.

Il doit y en avoir un.

LE CAPITAINE, à Pinch.

Qu'allez-vous leur mettre en tête ?

BOISMOREAU.

Vous m'ouvrez un horizon.

LE CAPITAINE.

Bon !

MADAME BOISMOREAU, à Pinch.

Merci !

BOISMOREAU, de même.

Merci !

LE CAPITAINE, à part.

Je regrette d'avoir consulté ce monsieur.

PINCH.

Voici Jonathan.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU

Ah !

SCÈNE X

JONATHAN, PINCH, BOISMOREAU, MADAME
BOISMOREAU, LE CAPITAINE.

Jonathan paraît à la porte de droite; il cause avec les parents d'Avranches.

MADAME BOISMOREAU, le regardant*.

Il est horrible!

BOISMOREAU.

Comme ses yeux respirent la fausseté!

MADAME BOISMOREAU.

Et ce nez? comme c'est bien le nez d'un débauché!
Pouah!

BOISMOREAU.

Pouah!

JONATHAN.

Ils sont très bien, les parents d'Avranches. Ah! bonjour, Pinch. (Il va à Boismoreau.) Il y en a un qui a inventé le moyen d'utiliser les marrons d'Inde. Il en fait du curaçao. C'est une fortune. J'ai copié la recette: « Prenez deux douzaines d'oranges, vous y ajouterez un marron d'Inde** »

MADAME BOISMOREAU, très sèche.

Oui, monsieur, utilisez les marrons d'Inde.

JONATHAN, ahuri.

Qu'a-t-elle donc?

BOISMOREAU.

Utilisez-les.

* Le capitaine, madame Boismoreau, Boismoreau, Pinch, Jonathan.

** Le capitaine, madame Boismoreau, Jonathan, Boismoreau, Pinch.

JONATHAN.

Nous en faisons du curaçao de Hollande.

MADAME BOISMOREAU.

Faites, monsieur.

JONATHAN.

Oh ! (A part.) Déjà belle-mère !

BOISMOREAU.

Faites, monsieur.

JONATHAN.

Lui aussi ! (A part.) En voilà deux que je céderai volontiers à William.

MADAME BOISMOREAU, en lui tournant le dos.

Pouah !

BOISMOREAU, de même.

Pouah !

Ils sortent par la droite, laissant Jonathan abasourdi.

JONATHAN.

Ils m'embrassaient tout à l'heure, et parce qu'un monsieur, qui est leur parent, me donne une recette pour utiliser les marrons d'Inde...

PINCH, s'approchant et en aparté.

Ça va bien, mon ami, ça va bien, ils te détestent.

JONATHAN.

Ah ! je te remercie.

PINCH.

Tu n'auras rien à faire pour rompre ton mariage ; il se cassera tout seul.

JONATHAN.

Ah ! tant mieux, tant mieux.

LE CAPITAINE, qui l'examinait.

Carpett !

JONATHAN.

Capitaine ?

LE CAPITAINE.

Je vous ai dit que je prendrais l'express de trois heures cinquante.

JONATHAN, avec joie.

Oui, capitaine, oui.

LE CAPITAINE.

Je ne le prendrai pas.

JONATHAN.

Ah, vraiment !

LE CAPITAINE.

C'est pour vous que je reste.

JONATHAN.

Pour moi ?

LE CAPITAINE.

Pour vous, qui avez besoin d'un appui dans cette maison.

JONATHAN.

Croyez-vous ?

LE CAPITAINE.

Et pour ma filleule.

JONATHAN.

Elle se porte à merveille, elle est très gaie.

LE CAPITAINE, sévère.

Précisément.

JONATHAN, le regardant avec inquiétude.

Ah !

LE CAPITAINE.

J'ai eu des maîtresses... beaucoup. Je leur ai juré de leur rester fidèle, souvent. Eh bien... jamais, jamais... si je m'étais trouvé dans ta situation...

JONATHAN.

Permettez, capitaine. (Bas, à Pinch.) Tu lui as donc raconté?...

PINCH.

Rien.

JONATHAN.

Alors, comment le sait-il ?

PINCH.

Il l'a deviné.

JONATHAN.

A quoi ?

LE CAPITAINE, allant gravement à lui, lui tâtant le pouls.

Heu ! heu !

JONATHAN, étonné.

Qu'avez-vous ?

LE CAPITAINE. Il lui abaisse vivement les paupières inférieures.

Bien pâle ! Pas de sang !

JONATHAN, à part.

En voilà encore un que je céderai volontiers à William !

SCÈNE XI

LES MÊMES, THIVOLET*.

THIVOLET, à la porte du fond, parlant à Joseph.

Il est inutile de m'annoncer, je veux seulement dire quelques mots au capitaine Richard. (Entrant.) Je tiens à lui parler devant M. Carpett, et la présence de son ami M. Pinch ne sera peut-être pas inutile.

TOUS.

Ah !

THIVOLET.

Me permettez-vous d'abord, capitaine, de vous adresser une question ?

LE CAPITAINE.

Très volontiers, cher monsieur.

* Le capitaine, Thivolet, Jonathan, Pinch.

THIVOLET.

Pourquoi, hier, à la mairie, quand l'heureux époux prononçait le oui sacramentel, avez-vous dit à ma femme : Courage ?

JONATHAN.

Hein !

LE CAPITAINE, interloqué.

Moi !

PINCH.

Bah !

THIVOLET, sur le même ton.

Pourquoi, en entrant à l'église, lui avez-vous redit : Courage ?

JONATHAN, furieux.

Comment !

PINCH.

Oh !

LE CAPITAINE, à part.

Sapristi !

THIVOLET, de même.

Pourquoi, à minuit, au moment où les époux... lui avez-vous répété : Courage ! courage !

JONATHAN, exaspéré.

C'est trop fort !

PINCH.

Oh !

THIVOLET.

Je tiens à le savoir.

LE CAPITAINE.

Courage ! C'est un mot vague et usuel quand on est militaire.

JONATHAN.

Vous admettez plutôt que ce brave capitaine ne sait pas toujours ce qu'il dit.

LE CAPITAINE, se retournant furieux vers Jonathan.

Je vous prie, monsieur, de modérer vos expressions.

JONATHAN.

Il a fallu une véritable aberration d'esprit.

LE CAPITAINE.

Prétendez-vous que je perds la tête?

JONATHAN.

Comment expliquez-vous les paroles absurdes?...

LE CAPITAINE, vivement.

Je n'ai jamais toléré le mot absurde appliqué à une de mes paroles ou à un de mes actes.

JONATHAN.

Alors dites tout de suite à M. Thivolet que vous aviez un vrai motif pour crier à sa femme : Courage!

LE CAPITAINE.

La question n'est pas là. Que désire monsieur Thivolet?

THIVOLET.

Mais, capitaine, vous devez bien vous en douter.

LE CAPITAINE.

Une affaire avec moi?

THIVOLET.

Non, pas avec vous.

LE CAPITAINE.

Avec Carpett, alors?

JONATHAN.

Ne parlez donc pas toujours.

THIVOLET.

Puisque vous n'expliquez rien.

LE CAPITAINE.

Nous nous expliquerons plus tard.

JONATHAN.

Mais non, pas plus tard, à présent.

LE CAPITAINE.

Pardon ! Ça ne vous regarde plus ?

JONATHAN *.

Comment, ça ne me regarde plus ?

LE CAPITAINE.

Vous ne me ferez pas l'injure de ne pas avoir confiance en nous.

JONATHAN.

Qui, vous ?

LE CAPITAINE.

Vos témoins, M. Pinch et moi, naturellement.

JONATHAN.

Prouvons d'abord à M. Thivolet qu'il se trompe absolument.

LE CAPITAINE.

C'est notre affaire.

JONATHAN.

Comment ?

LE CAPITAINE.

Il me semble que cet entretien ne peut pas se continuer dans cette maison.

THIVOLET.

Je ne dirai plus un mot.

LE CAPITAINE.

J'ai encore ma chambre ; elle est à deux pas.

THIVOLET.

Je vous y enverrai deux de mes amis.

LE CAPITAINE.

Voilà qui sera régulier. Passez donc.

PINCH, *Bas, à Jonathan.*

Tâche de ne pas te faire tuer.

* Thivolet, le capitaine, Jonathan, Pinch.

JONATHAN.

Ça simplifierait tout, ça, hein?

LE CAPITAINE.

J'essaierai d'arranger l'affaire.

JONATHAN.

Arrangez ou n'arrangez pas, je m'en moque.

LE CAPITAINE.

Mais quand un mari sait tout !

JONATHAN.

Quoi, tout?

LE CAPITAINE.

Ce que les maris appellent tout.

Ils sortent par le fond.

JONATHAN, exaspéré, le suivant.

Il n'y a rien, il n'y a rien. (Revenant.) Je ne me battrai jamais avec un mari à qui je ne dois rien et qui n'a rien à me demander. Un mari sans mandat ! Je n'ai pas promis à Carpett de me faire tuer pour lui laisser ma veuve. — Ma veuve !... Quand on est veuve, c'est qu'on a été la femme de quelqu'un... et jusqu'à présent... (Piteusement.) J'ai été héroïque. (Avec enthousiasme.) Je continuerai à être héroïque. Je n'ai qu'une peur, c'est d'être ridicule. (Faisant le mouvement du capitaine à son œil d'œil.) Bien pâle. Idiot !

SCÈNE XII

JONATHAN, LÉONTINE.

LÉONTINE, entrant par le fond*.

Comment ! Seul !

JONATHAN, très embarrassé.

Ah !... moi ? mais non, je...

* Léontine, Jonathan.

LÉONTINE.

Vous n'êtes pas avec votre femme? Un lendemain de noces!

JONATHAN.

Si... oh!... si!... Je ne la quitte pas... Je m'occupais d'elle. Je l'ai laissée dans un courant d'air et je venais chercher ce fichu...

LÉONTINE, tient*.

Non, pas celui-ci. C'est un tapis de table.

JONATHAN.

Ah!

LÉONTINE.

Vous continuez à être distrait.

JONATHAN.

C'est le bonheur, c'est la joie.

LÉONTINE.

Le bonheur! la joie! Vous me rappelez le duo de... Vous savez bien!

Elle chante quelques mesures du duo de Roméo et Juliette : *Nuit d'hyménée!*
et Jonathan reprend avec elle.

JONATHAN.

C'est le morceau qui déplaisait tant à M. Thivolet.

LÉONTINE.

Précisément. J'espère que vous ne serez pas jaloux, vous.

JONATHAN.

Oh! moi!

LÉONTINE.

D'abord vous avez une femme adorable. Je l'aime comme une sœur, et si vous ne la rendiez pas heureuse... (changeant de ton.) Vous avez donc dit à votre parent le capitaine que j'étais très sensible?

* Jonathan, Léontine.

JONATHAN.

Moi ? non, madame, non, pas du tout ; et d'abord, je n'en sais rien.

LÉONTINE.

Vous pourriez le supposer. Ce serait même... aimable. Certes, un mariage est toujours énouant pour une femme, mais j'ai la force de supporter ces émotions-là, et il n'était pas nécessaire de me dire à chaque instant : Courage!... courage!

JONATHAN.

Le capitaine a été absurde.

LÉONTINE.

C'est peut-être son habitude.

JONATHAN.

Et je vous supplie de lui pardonner.

LÉONTINE.

Ce ne serait rien, si mon mari ne l'avait pas entendu.

JONATHAN.

Ah ! oui... Voilà, voilà...

LÉONTINE.

Vous le connaissez : il en a tout de suite conclu que je vous adorais et que votre mariage me brisait le cœur.

JONATHAN.

Vous pouviez facilement lui prouver le contraire.

LÉONTINE.

Oh ! facilement !... Enfin, ce matin il était convaincu ; malheureusement, à déjeuner, je n'avais pas faim, ce qui lui a prouvé que les remords me coupaient l'appétit. Il a jeté sa serviette, il s'est levé et il a disparu ; je n'ai aucune influence sur lui... de loin ; mais quand il vous verra adorant votre femme et ne pensant qu'à elle...

JONATHAN.

Oui, oui, certainement.

LÉONTINE.

Car vous êtes tout à fait heureux, n'est-ce pas ?

JONATHAN, jouant l'enthousiasme.

Heureux ! oh ! heureux !...

LÉONTINE.

Comme on l'est ce jour-là, ne cherchez pas autre chose.

JONATHAN.

N'est-ce pas ?

LÉONTINE.

Mais ce n'est pas vous que je veux interroger.

JONATHAN.

Ah !

LÉONTINE, souriant.

C'est votre femme, qui doit avoir bien des choses à me dire.

JONATHAN.

Je vous les dirai moi-même.

LÉONTINE.

C'est un peu léger, ce que vous me proposez là.

JONATHAN.

Léger ?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ANGÈLE, puis LE CAPITAINE.

ANGÈLE, accourant par la droite.

Léontine !

JONATHAN, à part.

Bon !

ANGÈLE, très gaiement*.

Léontine est ici, et on ne me prévient pas !... On me

* Jonathan, Léontine, Angèle.

laisse avec de vieux parents qui me donnent des recettes de ménage. Tu vas bien ?

LÉONTINE.

C'est à toi qu'il faut demander cela.

ANGÈLE.

Oh ! ma chère, je vais à ravir.

LÉONTINE, *riant*.

Eh bien ! à la bonne heure : tu as le courage de tes opinions.

JONATHAN, *vivement*.

Avec les natures nerveuses, on ne sait jamais à quoi s'en tenir.

LÉONTINE, *bas, à Angèle*.

As-tu déjà quelque influence sur ton mari ?

ANGÈLE, *bas*.

Je n'ai pas essayé.

JONATHAN.

Ainsi, moi, je suis nerveux... et il est incontestable que les gens nerveux subissent le contre-coup des variations météorologiques...

LÉONTINE, *bas, à Angèle*.

Eh bien, essaie.

ANGÈLE.

En quoi faisant ?

LÉONTINE.

En le priant de s'en aller.

JONATHAN.

J'ai observé ce phénomène chez les animaux.

ANGÈLE, *bas*.

Je n'oserais jamais.

LÉONTINE.

Peureuse !

JONATHAN.

Prenez une pintade...

LÉONTINE, *bas.*

Allons.

Elle va s'asseoir sur le canapé.

JONATHAN.

Notez son chant, désagréable d'ailleurs, et vous verrez.

ANGÈLE, *prenant son courage à deux mains* *.

Monsieur Carpell...

JONATHAN, *très gracieux.*

Vous me dites ?

ANGÈLE.

Nous voudrions rester seules un instant, Léontine et moi.

JONATHAN, *déconcerté.*

Ah !

ANGÈLE.

Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

JONATHAN.

Ne puis-je les entendre ?

ANGÈLE.

Oh ! non, songez donc que nous parlerons peut-être de vous.

LÉONTINE, *riant.*

Peut-être est charmant ! Nous ne parlerons pas d'autre chose. Là, êtes-vous content ?

JONATHAN.

Certes !... certes !

LÉONTINE.

Alors partez vite.

ANGÈLE.

Vous n'avez rien à y perdre.

JONATHAN.

Je me sou mets.

* Jonathan, Angèle, Léontine.

ANGÈLE, bas, à Léontine.

Tu vois.

JONATHAN, en s'en allant, avec inquiétude.

Pourvu qu'elle ne parle pas du symbole.

Il sort par le fond.

LÉONTINE, à Angèle qui s'est assise à côté d'elle.

Alors tu es heureuse ?

ANGÈLE.

Très heureuse. Je ne me faisais pas du tout cette idée-là du mariage.

LÉONTINE.

Et quelle idée t'en faisais-tu ?

ANGÈLE.

Je me faisais une idée confuse... un peu effrayante... un peu... je ne sais pas... Enfin, j'étais troublée. — Comme on a tort de ne pas dire tout simplement la vérité aux jeunes filles !

LÉONTINE.

Enfin, maintenant tu es contente. C'est le principal.

ANGÈLE.

Très... très contente.

LÉONTINE.

Alors, tu aimes ton mari ?

ANGÈLE.

Oh ! beaucoup.

LÉONTINE.

Et lui t'aime aussi ?

ANGÈLE.

Naturellement. Quelle question !

LÉONTINE.

Tu as raison, je suis sotte. S'il ne t'aimait pas aujourd'hui (Apercevant Jonathan qui revient avec un plateau.) Vous revenez ?

JONATHAN.

Nous sommes censés avoir déjeuné, nous n'avons rien pris.

J'apprends qu'on dînera très tard et j'ai pensé qu'un biscuit avec un verre de vin de Bordeaux... ça soutient.

ANGÈLE.

Mais non, je vous remercie... Je ne veux rien... Je vous remercie beaucoup.

LÉONTINE.

Je vous assure que vous avez eu tort de nous interrompre.

JONATHAN.

Alors, je me retire...

LÉONTINE.

Vous n'avez rien à y perdre, on vous l'a dit.

JONATHAN.

Je me retire.

Il s'en va un peu déconcerté.

LÉONTINE, reprenant.

Quand je me suis mariée, moi, M. Thivolet, qui te paraît si froid, était un volcan, un véritable volcan !

ANGÈLE.

Vraiment ? ça devait bien t'amuser.

LÉONTINE.

Le jour de la noce, la veille même, il m'entraînait dans tous les petits coins, et il m'embrassait les mains ! Hou ! hou ! hou !... avec fureur... Je me croyais seule, tout à coup je poussais un cri : « Ah ! » C'est lui qui m'embrassait sur le cou, là... à cette place. Il adorait ça.

ANGÈLE, devenue pensive.

Ah !

LÉONTINE.

Je rougissais jusqu'au blanc des yeux et j'avais des peurs affreuses, parce qu'enfin on aurait pu nous surprendre.

ANGÈLE.

Oui.

LÉONTINE.

Et puis... j'étais si naïve! je croyais qu'un baiser était le comble de l'audace.

ANGÈLE, galement et ingénument.

Mais je le crois encore, moi.

LÉONTINE.

Tu dis?

ANGÈLE.

Je dis : il me semble qu'un baiser...

LÉONTINE.

Regarde-moi donc.

ANGÈLE.

Quoi?

LÉONTINE, stupéfaite.

Ah! par exemple!

JONATHAN, revenant avec un bol.

Vous toussiez tout à l'heure et j'ai pensé qu'une tasse de bouillon froid... froid... c'est très réconfortant!

LÉONTINE.

Alors, buvez-le.

JONATHAN.

Moi?

LÉONTINE.

Oui, vous.

JONATHAN, à part.

Elle se moque de moi.

ANGÈLE, à part, se levant ainsi que Léontine.

Je crois que jusqu'ici j'ai été trop imposante. (Adient à Jonathan, qui est resté interdit, son bol à la main.) Ne buvez pas tout.

JONATHAN.

Comment?

ANGÈLE.

J'en boirai la moitié.

JONATHAN.

Ah!

ANGÈLE.

Une femme peut bien boire dans la même tasse que son mari.

LÉONTINE, riant.

Crois-tu?

JONATHAN.

Certainement.

ANGÈLE plus bas.

Et puis j'ai un reproche à vous adresser.

JONATHAN.

Lequel?

ANGÈLE.

Léontine, examine donc ce coffret. C'est un cadeau de mon oncle Bernard.

LÉONTINE.

Ah! (Elle examine le coffret sur la cheminée.) Très curieux!

ANGÈLE, à Jonathan.

Vous ne m'avez pas encore embrassée.

JONATHAN, embarrassé.

Moi? mais, je... Elle est adorable.

ANGÈLE, plus bas.

Elle ne regarde pas.

JONATHAN, de même.

Oui... je... oui. Divine!

Il va l'embrasser au moment où le capitaine, qui est entré de la gauche, le retient par le bras.

LE CAPITAINE, lui montrant Léontine*.

Pas devant elle!

JONATHAN, stupéfait.

Hein?

* Le capitaine, Jonathan, Angèle, Léontine..

LE CAPITAINE, l'attirant à part.

On n'a jamais le droit d'être cruel envers une femme que l'on a aimée.

JONATHAN.

Quelle femme?

LE CAPITAINE.

Il faut, au moins, savoir rester gentilhomme.

Il laisse Jonathan interloqué et se rapproche de Léontine.

ANGÈLE, à part*.

Comme mon parrain est venu mal à propos! (haut.) Viens, Léontine, mes cousines sont là.

LÉONTINE.

Eh bien! capitaine, vous ne me demandez pas de mes nouvelles?

LE CAPITAINE.

J'allais avoir cet honneur, madame.

LÉONTINE.

J'ai survécu à mon émotion, vous voyez.

LE CAPITAINE.

Oui, madame. (Léontine sort en riant par la droite et entraîne Angèle.) Elle a de laplomb, cette petite femme! J'aime ça, moi. Elle méritait un autre mari (Toisant Jonathan.) et un autre amant!

SCÈNE XIV

JONATHAN, LE CAPITAINE.

JONATHAN, furieux, mais se contenant.

Voulez-vous me redire, capitaine, pourquoi vous m'avez interrompu tout à l'heure?

* Jonathan, le capitaine, Léontine, Angèle.

LE CAPITAINE.

Vous ne l'avez pas compris?

JONATHAN.

Non!

LE CAPITAINE.

Je le regrette. — Nous nous sommes réunis chez moi. Après-demain à six heures, au Vésinet, à l'épée.

JONATHAN.

Ah! je me bats?

LE CAPITAINE.

Il avait le choix des armes; le mari, c'est de rigueur. Savez-vous manier une épée?

JONATHAN, contenant sa colère.

Assez bien, capitaine, assez bien.

LE CAPITAINE.

C'est égal, faites-vous la main.

JONATHAN.

Eh bien! non, capitaine, non, je ne me ferai pas la main. Je vais de ce pas proposer à ces dames une promenade autour du lac; je ferai atteler le coupé pour ma femme et pour moi: on n'y tient que deux.

LE CAPITAINE*.

Vous me parlez de tour du lac, quand je vous annonce que vous avez un duel.

JONATHAN.

Eh bien!... il m'amuse, mon duel. Voilà comme je suis, moi. (En sortant à droite.) Le coupé, on n'y tient que deux.

LE CAPITAINE.

Très brave, ce garçon-là... Je ne l'aurais jamais cru... Pas de sang dans les veines! Et brave! C'est superbe.

* Le capitaine, Jonathan.

SCÈNE XV

LE CAPITAINE, MADAME BOISMOREAU,
BOISMOREAU.

MADAME BOISMOREAU, entrant du fond, vivement, tenant à la main
une lettre cachetée, et appelant.

Boismoreau ! Boismoreau !... Oh ! le capitaine ! Boismoreau
m'est inutile.

BOISMOREAU, arrivant de droite.

Qu'est-ce donc, chère amie * ?

MADAME BOISMOREAU, au capitaine.

Voici une lettre adressée à ce monsieur.

LE CAPITAINE.

Pour Jonathan ? Il sort d'ici.

MADAME BOISMOREAU.

Vous pensez bien que, si je l'ai prise, ce n'est pas pour
la lui donner.

LE CAPITAINE.

Vous la garderez ?

MADAME BOISMOREAU.

Dans la situation où nous sommes, tout est permis à une
belle-mère. Je ne l'aurais pas ouverte seule, mais devant vous...

Elle déchire l'enveloppe.

LE CAPITAINE.

Ma cousine, que faites-vous ? Ma cousine !

BOISMOREAU, voulant la retenir.

Je trouve que c'est un peu osé.

* Le capitaine, madame Boismoreau, Boismoreau.

MADAME BOISMOREAU, lisant.

Elle vient du Havre!

LE CAPITAINE.

C'est amusant, une femme; ça ne recule devant rien.

MADAME BOISMOREAU, poussant un cri.

Oh! Lisez, capitaine, lisez.

LE CAPITAINE.

Jamais!

MADAME BOISMOREAU.

Lisez, Boismoreau, lisez.

BOISMOREAU, lisant.

« Sois heureux, j'arrive. » C'est une femme.

MADAME BOISMOREAU.

Continuez.

LE CAPITAINE.

Permettez! une lettre de femme, c'est sacré!

BOISMOREAU, continuant sur un geste impérieux de sa femme.

« J'ai reçu ta dépêche, j'ai tout compris. »

LE CAPITAINE.

Très inoffensif!

BOISMOREAU, de même.

« Tu t'es marié, mais c'est égal, puisque ça ne change rien. » Hein!

LE CAPITAINE.

Comment, ça ne change rien?

MADAME BOISMOREAU.

Oui, capitaine, oui.

BOISMOREAU.

J'en suis anéanti!

LE CAPITAINE.

Et c'est signé?...

BOISMOREAU, cherchant à lire la signature.

C... A... R...

MADAME BOISMOREAU.

Caroline.

BOISMOREAU.

Et des zigzags.

MADAME BOISMOREAU.

Ainsi ce monsieur a écrit au Havre qu'il se mariait, mais que ça ne changerait rien. Et Boismoreau se contente de lever les bras au ciel !

BOISMOREAU.

Mais je suis exaspéré, moi !

LE CAPITAINE.

Là ! là, ne vous montez pas encore la tête*.

MADAME BOISMOREAU.

Cette demoiselle va arriver !

LE CAPITAINE.

Et tout est perdu, n'est-ce pas ? D'abord ce n'est pas une demoiselle que Jonatban aimait, et elle ne s'appelle pas Caroline, et elle n'est pas au Havre. Elle y a passé ; mais comment aurait-elle écrit, puisqu'elle est à Paris depuis six jours?... Votre lettre ne signifie rien.

MADAME BOISMOREAU.

A Paris ! Et je souffrirais que le mari de ma fille vécût publiquement...

LE CAPITAINE.

Publiquement ! c'est impossible, puisqu'elle est mariée.

MADAME BOISMOREAU.

Est-ce que cela les gêne ?

BOISMOREAU.

Oh ! non, non.

LE CAPITAINE.

Mais alors j'aime mieux vous dire la vérité. Ça vous calmera. (Les ramenant près de lui et à mi-voix.) C'est madame Thivolet.

* Madame Boismoreau, le capitaine, Boismoreau.

BOISMOREAU et MADAME BOISMOREAU, faisant un bond tous
les deux.

Madame Thivolet!

MADAME BOISMOREAU.

Léontine!

BOISMOREAU.

Léontine!

LE CAPITAINE.

Ça ne les calme pas, mais ça les tranquillise.

BOISMOREAU.

L'amie de ma fille!

MADAME BOISMOREAU.

Les femmes n'ont pas d'amies, elles n'ont que des rivales!

BOISMOREAU.

Madame Thivolet!

MADAME BOISMOREAU.

Une autre, je l'aurais peut-être supporté, mais Léontine!
C'est abominable, abominable!

BOISMOREAU.

Épouvantable!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JONATHAN, ANGÈLE, LÉONTINE.

JONATHAN, entrant gaiement du fond*.

La voiture est là. Ces dames n'ont plus qu'à mettre leurs
chapeaux ; nous allons au Bois.

MADAME BOISMOREAU.

Non, monsieur, non. Ces dames ne sortiront pas.

* Le capitaine, madame Boismoreau, Jonathan, Boismoreau.

JONATHAN.

Ah!

ANGÈLE, qui est entrée par la droite avec Léontine.

Pourquoi donc, maman?

LÉONTINE*.

Êtes-vous souffrante, madame?

MADAME BOISMOREAU.

Moi, madame?

LE CAPITAINE, bas.

Contenez-vous devant votre fille.

Il remonte.

MADAME BOISMOREAU, se contenant avec peine.

Non, madame, non, je vous remercie.

BOISMOREAU, de même**.

Je vous remercie.

ANGÈLE.

Mais alors?...
.

LE CAPITAINE.

C'est le baromètre! c'est le baromètre qui baisse! Il pleuvra.

MADAME BOISMOREAU.

Oui, il pleuvra.

BOISMOREAU.

Il pleuvra.

LE CAPITAINE, à part***.

Qu'arriverait-il à cette pauvre famille si je n'étais pas là?

LÉONTINE, à Angèle.

Je t'assure que ton père et ta mère sont souffrants.

* Le capitaine, madame Boismoreau, Léontine, Angèle, Boismoreau, Jonathan.

** Madame Boismoreau, Léontine, Boismoreau, le capitaine, Angèle, Jonathan.

*** Madame Boismoreau, Jonathan, Boismoreau, Léontine, Angèle, le capitaine.

JONATHAN, aravançant.

Quand nous aurions un peu de pluie, — on s'y fait, — dans des voitures fermées.

MADAME BOISMOREAU.

Je croyais, monsieur, que l'impudence avait des bornes.

BOISMOREAU.

Il paraît qu'elle n'en a pas.

JONATHAN.

Ah!

MADAME BOISMOREAU, bas.

Ne soyez pas surpris si, ce soir, ma fille reprend sa chambre de demoiselle.

BOISMOREAU.

Quant à vous, monsieur...

MADAME BOISMOREAU.

Nous vous donnerons une chambre d'invité.

BOISMOREAU.

D'invité.

On remonte. — Jonathan reste interdit.

LE CAPITAINE*.

Pourquoi n'as-tu pas suivi mes conseils?

JONATHAN.

Allez au diable!

LE CAPITAINE, furieux.

Jonathan!

ANGÈLE, descendant.

Mon parrain!

JONATHAN, au capitaine.

Comme il vous plaira; je suis à vos ordres.

ANGÈLE, allant à Jonathan.

Monsieur Carpett!

* Jonathan, le capitaine.

MADAME BOISMOREAU.

Viens, Angèle, viens, ne t'occupe pas de ton mari.

ANGÈLE.

Mais, maman...

Elle l'entraîne.

MADAME BOISMOREAU.

Nous rentrons au salon.

Elles sortent à droite.

BOISMOREAU, sévère.

Bonsoir, monsieur. (S'adressant à Léontine par distraction.) Et madame Boismoreau dit quelquefois que je manque d'énergie!... (La reconnaissant.) Ah! pardon, madame.

Il sort avec dignité par la droite.

LÉONTINE.

Je voudrais bien savoir ce qui se passe, moi.

Elle sort au fond.

LE CAPITAINE, à Jonathan.

Tu n'avais qu'un ami, et tu le perds. (Changeant de ton.) A bientôt, monsieur, vous aurez de mes nouvelles.

Il sort à droite.

JONATHAN, sans l'écouter.

Un chambre d'invité! Eh bien, j'aime mieux ça. Elle a oublié son fichu.

Il prend le fichu sur la table et l'embrasse.

MADAME BOISMOREAU, revenant de droite et enlevant le fichu à Jonathan.*

Pardon. (Avec intention.) Ce n'est pas à cette dame, c'est à moi.

JONATHAN.

Ah!

* Jonathan, madame Boismoreau.

ACTE TROISIÈME

Même décoration ; les rideaux de la fenêtre sont baissés ; une lampe allumée sur la table couverte de volumes ; d'autres volumes sur les meubles autour de Boismoreau.

SCÈNE PREMIÈRE

BOISMOREAU, MADAME BOISMOREAU.

Au lever du rideau, Boismoreau est seul assis à gauche de la table ; il parcourt un énorme volume : « Recueil de jurisprudence. » Madame Boismoreau entre doucement du fond, en toilette du matin.

BOISMOREAU.

Eh bien ?

MADAME BOISMOREAU.

Je m'étais trompée ; elle n'a pas remué, elle dort.

BOISMOREAU.

Pauvre enfant !

MADAME BOISMOREAU.

Je me suis arrêtée, tout émue, en la voyant si calme dans son lit de jeune fille.

BOISMOREAU.

Qui aurait pu penser avant-hier, en sortant de la mairie, que ce matin ?...

MADAME BOISMOREAU.

Je vous prie, monsieur Boismoreau, de ne pas vous attendrir.

BOISMOREAU.

C'est vous, madame Boismoreau, qui vous attendrissez.

MADAME BOISMOREAU.

Pourquoi me rappelez-vous ce jour maudit... que je voudrais effacer?

BOISMOREAU.

J'y travaille, vous voyez.

MADAME BOISMOREAU.

Je vois que vous avez passé la nuit à feuilleter de gros volumes.

BOISMOREAU.

Un recueil de jurisprudence. — J'ai pris quatre inscriptions de droit, jadis, — ça ne me sert pas, mais ça m'encourage... Passez-moi le volume 77.

MADAME BOISMOREAU.

77? (Elle lui passe son volume.) Et vous ne trouvez rien là dedans?

BOISMOREAU.

J'y trouve tout. Quand on lit ces ouvrages-là, on découvre que tout se plaide, tout se perd et tout se gagne.

MADAME BOISMOREAU.

Sérieusement, vous pensez que nous pouvons faire annuler ce mariage?

BOISMOREAU.

Madame Boismoreau, je ne doute plus de rien.

MADAME BOISMOREAU, prenant vivement un volume et s'essuyant.

Alors, je vais chercher aussi. A quel mot?

BOISMOREAU.

A tous. (Lisant.) « Des auteurs soutiennent que si, croyant épouser un honnête homme, on épouse un forçat libéré... »

MADAME BOISMOREAU, effrayée.

Ne me dites pas ça, vous me faites peur.

BOISMOREAU.

Je relève tout. (Lisant.) « D'autres au contraire... » Ah diable!

MADAME BOISMOREAU.

C'est vous, monsieur Boismoreau, qui avez voulu ce mariage.

BOISMOREAU.

Vous m'approuviez.

MADAME BOISMOREAU.

Je vous approuvais pour vous plaire.

BOISMOREAU.

Ce Jonathan vous charmait.

MADAME BOISMOREAU.

C'est vous qu'il charmait, vous le trouviez romanesque.

BOISMOREAU.

Vous le trouviez riche.

MADAME BOISMOREAU, se levant.

C'est vous qui le trouviez aimable.

BOISMOREAU.

C'est vous qui le trouviez bon.

MADAME BOISMOREAU, apercevant Bernard qui entre du fond.
J'en appelle à votre cousin M. Bernard.

BOISMOREAU, se levant.

Soit! qu'il réponde.

Ils s'emparent de lui.

SCÈNE II

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD, stupéfait*.

Hein! Quoi! qu'est-ce?

MADAME BOISMOREAU.

Est-ce moi qui ai découvert M. Jonathan?

* Boismoreau, Bernard, madame Boismoreau.

BOISMOREAU.

Vous posez mal la question. Est-ce moi qui ai décidé Angèle à épouser M. Jonathan ?

MADAME BOISMOREAU.

Si vous prenez des faux-fuyants !

BERNARD.

Permettez, mes chers parents, permettez ; vous êtes ravis de ce mariage, n'est-ce pas ?

MONSIEUR et MADAME BOISMOREAU.

Ravis !

BERNARD.

Il me semble...

MADAME BOISMOREAU.

Vous n'étiez donc pas là hier ?

BERNARD.

Je n'ai pas quitté la maison.

BOISMOREAU.

Et vous ne vous êtes aperçu de rien ?

BERNARD.

De rien.

BOISMOREAU.

Vous dormiez alors ? Vous vous êtes cru à votre bureau.

BERNARD, se rebiffant.

Mais non, pas du tout ; j'ai remarqué qu'on se regardait un peu comme chien et chat.

MONSIEUR et MADAME BOISMOREAU.

Eh bien ?

BERNARD.

Cela est si fréquent dans les ménages les plus unis...

MADAME BOISMOREAU.

On s'est marié avant-hier, et nous cherchons à faire casser le mariage ; voilà où nous en sommes.

BERNARD, stupéfait.

Allons donc !

BOISMOREAU.

Oui, mon bon Bernard, oui, voilà où nous en sommes.

MADAME BOISMOREAU.

Oui, nous cherchons des cas de nullité.

BOISMOREAU.

Dans ce répertoire de jurisprudence.

M. et madame Boismoreau reviennent à leurs livres.

BERNARD, interloqué, derrière la table.

C'est inouï ! Que reprochez-vous à votre gendre ?

BOISMOREAU.

Il avait une maîtresse.

BERNARD.

Bah !

MADAME BOISMOREAU.

Deux maîtresses !

BERNARD.

Oh !

BOISMOREAU.

Un duel !

BERNARD.

Bah !

MADAME BOISMOREAU.

Deux duels.

BERNARD.

Oh !

MADAME BOISMOREAU.

Et de plus tous les défauts.

BERNARD.

Je ne l'aurais jamais cru.

MADAME BOISMOREAU.

Son ami, M. Pinch, nous l'a avoué.

BOISMOREAU, revenant à sa jurisprudence.

Je trouve là un cas identique.

MADAME BOISMOREAU.

Ah!

BOISMOREAU.

On a perdu.

BERNARD, à lui-même.

C'est inouï!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, entre du fond, très joyeux.

Que cherchez-vous là?

BOISMOREAU.

Un cas de nullité.

LE CAPITAINE, triomphant.

Ne cherchez plus, j'en ai un.

On se lève.

MADAME BOISMOREAU.

Oh! capitaine!

BOISMOREAU*.

Oh! mon ami!

LE CAPITAINE.

Nous nous sommes trompés de Carpett. Ce n'est pas Carpett et compagnie que nous avons épousé...

MONSIEUR, MADAME BOISMOREAU et BERNARD.

Bah!

LE CAPITAINE.

C'est un autre Carpett, un simple Carpett, un Carpett

* Boismoreau, le capitaine, madame Boismoreau, Bernard.

quelconque. Nous soutiendrons devant les tribunaux que nous avons cru épouser Carpell et compagnie, ce n'est pas lui, donc il y a erreur sur la personne. Ah! ah! je ne sais plus ce que je dis... je parle comme un avocat.

BOISMOREAU, son volume en mains.

Attendez donc, j'ai un cas identique... On a perdu, mais j'en ai un autre! on a gagné.

BERNARD.

Permettez, comment expliquerez-vous cette erreur?

BOISMOREAU.

Devant les tribunaux, on n'explique pas, on plaide.

MADAME BOISMOREAU.

Il n'est pas un juge, pas un, qui refuserait de me rendre ma fille.

LE CAPITAINE.

Et d'ailleurs, M. Pinch, qui m'a donné ces renseignements...

MADAME BOISMOREAU.

Brave cœur!

BOISMOREAU.

Bon jeune homme!

LE CAPITAINE.

M. Pinch m'affirme que Jonathan ne fera aucune opposition.

Il remonte.

MADAME BOISMOREAU.

Il est horrible!

BOISMOREAU.

Il est odieux!

BERNARD *.

Permettez, pour rompre un mariage...

LE CAPITAINE.

Qui n'existe pas.

* Boismoreau, Bernard, madame Boismoreau, le capitaine.

BERNARD, avec doute.

Qui n'existe pas?

MADAME BOISMOREAU.

Angèle a repris sa chambre de jeune fille.

BOISMOREAU.

Et nous avons donné à son mari une chambre d'invité.

Us se rasseyaient et feuilletent leurs livres.

BERNARD *.

Ah!... (Bas, au capitaine.) Je vais remmener mes filles à Cahors.

LE CAPITAINE.

Partons de suite. (Haut.) Ne puis-je embrasser ma filleule?

MADAME BOISMOREAU.

Angèle n'est pas encore levée.

LE CAPITAINE.

Bah! et le sieur Jonathan?

BOISMOREAU.

Il n'est pas non plus sorti de sa chambre.

LE CAPITAINE.

Allons donc! Hier, ils étaient réunis et à neuf heures on était sur pied. Aujourd'hui, ils sont séparés et à onze heures... Enfin, la nature a de ces bizarreries.

MADAME BOISMOREAU.

C'est vous, capitaine, qui direz à ce monsieur...

LE CAPITAINE.

Je ne lui parle plus.

MADAME BOISMOREAU.

Ah!

LE CAPITAINE.

Il m'a répondu : Allez au diable!

* Boismoreau, madame Boismoreau, le capitaine, Bernard.

BERNARD.

Oh !

LE CAPITAINE.

C'est la première fois qu'on m'envoie à ce particulier ;
le sieur Jonathan ne le portera pas en paradis.

BOISMOREAU.

Le voici.

SCÈNE IV

BOISMOREAU, LE CAPITAINE, BERNARD,
MADAME BOISMOREAU, JONATHAN.

JONATHAN, entrant par la droite, l'air souriant et satisfait.

Ah ! j'ai la bonne fortune de trouver la famille réunie.
J'en suis heureux... c'est de bon augure pour la journée.

Il va à la cheminée, devant la glace.

MADAME BOISMOREAU, avec indignation.

Il achève sa toilette ?

BOISMOREAU.

Ne disons rien, il préparerait sa défense.

MADAME BOISMOREAU.

L'indifférence la plus absolue.

LE CAPITAINE, il est derrière la table avec Bernard.

Du dédain même, vous entendez, percepteur.

BERNARD, consultant un indicateur des chemins de fer.

Je voudrais d'abord remmener mes filles à Cahors.

LE CAPITAINE.

Pas tout de suite.

JONATHAN, s'approchant.

Vous allez bien, belle-maman ?

MADAME BOISMOREAU, se levant.

Très bien, monsieur, parfaitement bien.

JONATHAN.

On le voit... vous avez la fraîcheur d'une rose.

MADAME BOISMOREAU.

Cette remarque est inutile.

Elle va s'asseoir sur le canapé *.

JONATHAN.

Pourquoi?... Il me semble, d'ailleurs, que ce matin il fait un temps adorable, du soleil, pas trop, un air tiède et des parfums... (il regarde.) Il y a de la verveine ici, c'est délicieux... n'est-ce pas, beau-père ?

BOISMOREAU, se levant.

Les juges apprécieront. (Bernard lui pousse violemment le coude.)
Je veux dire, c'est une affaire d'appréciation.

Il va s'asseoir à côté de sa femme, Bernard va derrière le canapé.

JONATHAN**.

Et puis on est gai, tout le monde est gai, quand ce cher capitaine est là.

LE CAPITAINE.

Je vous prie, monsieur, de ne pas vous occuper de ma personne.

JONATHAN.

Vous m'en voulez encore ?

LE CAPITAINE.

Et je vous interdis de m'interroger.

JONATHAN.

Parce que je vous ai répondu un peu légèrement.

LE CAPITAINE.

Vous m'avez envoyé au diable !

* Le capitaine, Bernard, Boismoreau, Jonathan, madame Boismoreau.

** Le capitaine, Jonathan, Boismoreau, Bernard, madame Boismoreau.

JONATHAN.

C'est une phrase courante.

LE CAPITAINE.

N'essayez pas de la rattraper.

JONATHAN.

Oh ! ça, c'est un calembour... si, si, c'est un calembour. Je ne la rattrape pas, je la retire.

LE CAPITAINE.

Oui, c'est le système à la mode. On se flanque à la tête les plus gros mots, pour les retirer ; on en retire même davantage. Ça devient des compliments. Le capitaine Richard ne donne pas dans ces godans-là.

JONATHAN.

Je ne peux pourtant pas me battre avec mon oncle. Car vous êtes mon oncle à la mode de Bretagne. Et rappelle-toi qu'hier tu m'as tutoyé...

LE CAPITAINE.

Nous en reparlerons plus tard, quand vous aurez rendu raison au mari que vous avez offensé.

JONATHAN.

Tu recommences ?

LE CAPITAINE.

Il est juste qu'il passe le premier, à l'ancienneté et au choix.

JONATHAN.

Laisse-moi donc tranquille avec ton mari.

MADAME BOISMOREAU.

Nous savons, monsieur, quel cas vous faites du mariage !

JONATHAN.

J'en fais le plus grand cas, belle-maman, je trouve qu'il n'y a rien de meilleur que le mariage, pas le mariage à l'américaine, le mariage à la française, sans flirtation préalable. Une jeune fille, candide, ingénue, naïve, divine ! divine !... Des grands-parents aimables !...

MADAME BOISMOREAU.

Oh ! n'abordons pas ce sujet. Mais puisque l'occasion s'en présente, je suis bien aise de vous dire que ma fille ne vous aime pas.

JONATHAN.

Ah !

MADAME BOISMOREAU, se levant.

Il a fallu de très grands efforts pour qu'elle consentit à vous épouser.

Elle se rassied.

JONATHAN.

Ah !

BOISMOREAU, qui pendant la scène n'a pas cessé de consulter son recueil, se levant.

Une sorte de contrainte morale. Je trouve là un jugement... (Madame Boismoreau lui donne un coup violent sur l'épaule.) Ah!... on l'a perdu, mais j'en ai un autre qu'on a gagné.

Il va s'asseoir à droite de la table.

JONATHAN.

Qu'est-ce qu'il fait donc, le beau-père ?

LE CAPITAINE, l'arrêtant.

Hier, vous aviez au moins une tenue convenable; aujourd'hui vous avez l'air impertinent.

JONATHAN.

Moi, impertinent ? Tenez, capitaine, je voudrais vous embrasser.

LE CAPITAINE.

Monsieur ! pas de sottise plaisanterie !

BERNARD, qui n'a pas cessé de consulter son indicateur.

J'ai un train à une heure vingt-cinq, je n'ai que le temps.

Il plie son indicateur et se dispose à sortir au moment où ses filles arrivent.

SCÈNE V

LES MÊMES, BLANCHE, BERTHE.

Elles entrent bruyamment du fond.

BLANCHE.

Madame Carpett ?

BERTHE.

Où est madame Carpett ?

BERNARD.

Comment, mesdemoiselles, vous sortez sans ma permission ?

BLANCHE.

Mais, papa, tu n'y étais pas.

BERTHE.

Et nous avons promis à Angèle de venir la prendre.

BLANCHE.

Nous devons aller visiter les magasins.

BERTHE*.

Nous pouvons sortir avec elle, maintenant qu'elle est dame.

BERNARD.

Taisez-vous.

BERTHE et BLANCHE, étonnées.

Pourquoi ?

MADAME BOISMOREAU, qui s'est levée, à Bernard.

Vous êtes sévère pour ces chères enfants. Non, mes mignonnes, Angèle n'est pas assez dame pour vous conduire, c'est moi qui me chargerai de ce soin.

* Le capitaine, Berthe, Blanche, Bernard, madame Boismoreau, Jonathan.

BLANCHE.

Mais quand Marguerite s'est mariée, elle nous a emmenées toute seule dans la voiture le lendemain.

MADAME BOISMOREAU.

Ce n'était pas la même chose.

BLANCHE et BERTHE.

Pourquoi ?

MADAME BOISMOREAU.

D'ailleurs Angèle n'est pas encore levée.

BLANCHE et BERTHE.

Ah !

BERTHE.

Elle nous avait dit qu'elle serait levée ce matin à sept heures.

BERNARD.

Taisez-vous.

BLANCHE.

Elle n'est pas souffrante ? Elle se portait si bien hier !

BERNARD.

Taisez-vous.

BERTHE.

Elle était si gaie !

BERNARD.

Taisez-vous, la voici.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANGÈLE.

Angèle, entrant du fond, très timide, très craintive, les yeux baissés, et n'osant regarder personne *.

ANGÈLE.

Ah ! je ne m'attendais pas à trouver tant de monde...
Pardonnez-moi... Bonjour, ma mère.

* Le capitaine, Berthe, Bernard, Blanche, Boismoreau, Angèle, madame Boismoreau, Jonathan.

MADAME BOISMOREAU.

Embrasse-moi, mon enfant, comme tous les matins.

ANGÈLE.

Oui, ma mère.

BOISMOREAU.

Et moi, Angèle ?

ANGÈLE.

Vous aussi, mon père.

LE CAPITAINE, à part, allant à elle *.

Elle est charmante!... Il faut que cet Américain soit de pierre. (Il regarde Jonathan, qui sourit modestement.) Et il sourit encore!

ANGÈLE.

Vous allez bien, mon parrain ?

LE CAPITAINE.

Oui, je vais bien. Je vais très bien, c'est toi qui vas mal.

ANGÈLE, baissant vivement les yeux.

Moi!

MADAME BOISMOREAU, voulant l'arrêter.

Capitaine!

LE CAPITAINE.

Quand je dis : tu vas mal, je m'entends.

BLANCHE, à Angèle.

Eh bien! ça te fait rougir ?

Jonathan est de plus en plus modeste.

ANGÈLE.

Mais non, je ne sais pas ce que mon parrain veut dire.
(Le regardant avec reproche et baissant tout à fait les yeux.) Que c'est mal!

LE CAPITAINE.

Quoi ?

Il remonte.

* Berthe, Bernard, Blanche, le capitaine, Angèle, Jonathan, Boismoreau, madame Boismoreau.

MADAME BOISMOREAU, à son mari, qui cherche toujours.
 Trouvez-vous ?

BOISMOREAU.

Le même cas, absolument le même cas !

Pendant ce temps, Angèle a passé devant Jonathan et lui a pris la main. Jonathan est transporté, mais continue à être modeste.

ANGÈLE, à Bernard.

Vous êtes bien aimable de m'avoir amené mes cousines.

BERNARD, embarrassé.

Ce n'est pas moi, je pensais au contraire que, ce matin, leur visite vous paraîtrait indiscrète.

ANGÈLE, de plus en plus timide.

Mais non ; pas du tout.

BERTHE.

N'est-ce pas que nous devons aller visiter les magasins ?

ANGÈLE.

Oui.

BLANCHE.

Et il est convenu que nous t'appellerons tout le temps madame.

ANGÈLE.

Oh ! non, vous me feriez rougir...

BLANCHE et BERTHE, étonnées.

Ah !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LÉONTINE.

JOSEPH, annonçant.

Madame Thivolet.

MONSIEUR et MADAME BOISMOREAU, indignés.

Oh !

LE CAPITAINE.

Elle a de l'aplomb, cette petite femme-là!

Léontine entre par le fond.

LÉONTINE*.

Je vous demande pardon si je me présente sous le coup d'une émotion un peu vive. Vous en saurez tout à l'heure le motif. (Allant à Bernard.) Je vous prie, cher monsieur, de vouloir bien pour un instant renvoyer ces demoiselles.

BERNARD.

Volontiers.

Il remonte avec elles.

LÉONTINE.

Restez, vous, monsieur; vous ne serez pas de trop. (A Blanche et à Berthe.) Excusez-moi, mes mignonnes, ce que j'ai à dire ne peut pas se dire devant une demoiselle.

MADAME BOISMOREAU, vivement.

Sors, Angèle.

ANGÈLE.

Moi?

LÉONTINE, descendant vivement.

Oh! non, pas toi.

ANGÈLE**.

Je ne suis plus une demoiselle.

MADAME BOISMOREAU.

Sors, te dis-je.

LÉONTINE, la retenant.

Je voudrais bien parler devant Angèle, cela l'intéresse.

ANGÈLE, à madame Boismoreau.

Tu entends?

LÉONTINE.

Cela l'intéresse même beaucoup.

* Berthe, Bernard, Blanche, le capitaine, Angèle, Léontine, Boismoreau, madame Boismoreau, Jonathan.

** Le capitaine, Léontine, Angèle, madame Boismoreau, Bernard, Berthe, Blanche, Boismoreau, Jonathan.

MADAME BOISMOREAU, très sèche.

Permettez-moi de vous faire observer, madame, que je suis seule juge de ce qui intéresse ma fille. Retire-toi, mon enfant.

ANGÈLE.

Mais, cependant...

MADAME BOISMOREAU, sévère.

Retire-toi.

Elle la pousse vers la porte de droite, où Blanche et Berthe l'attendent.

BLANCHE.

A ta place, moi, je ne partirais pas.

BERTHE.

Moi non plus.

ANGÈLE.

Que voulez-vous, maman l'ordonne. Et mon mari ne dit rien.

BLANCHE.

Fais-lui signe.

ANGÈLE.

Je n'ose pas.

BERTHE.

Oh !... comme tu es devenue timide !

BLANCHE.

Tu vas nous dire pourquoi.

ANGÈLE.

Oh ! non, par exemple.

Elles sortent toutes les trois à droite.

SCÈNE VIII

JONATHAN, LE CAPITAINE, ROISMOREAU,
BERNARD, MADAME BOISMOREAU,
LÉONTINE.

LÉONTINE*.

Je viens d'abord déclarer publiquement que j'ai beaucoup d'affection pour master Jonathan Carpett.

MONSIEUR et MADAME BOISMOREAU.

Hein ?

LÉONTINE.

Dans un naufrage où mon mari, qui ne sait pas nager, quoique diplomate, m'aurait laissé noyer, master Jonathan m'a sauvée au péril de sa vie, et je lui en serai éternellement reconnaissante.

Elle lui presse chaleureusement les mains.

MADAME BOISMOREAU, indignée.

Oh !

BOISMOREAU, de même.

Oh !

MADAME ROISMOREAU.

Il est inutile d'en entendre davantage ; venez, monsieur Boismoreau !

BOISMOREAU.

Venez, Bernard !

BERNARD.

Où sont mes filles ?

Ils sortent violemment tous les trois par la droite ; M. et madame Boismoreau, qui oublièrent le recueil de jurisprudence, reviennent le chercher et disparaissent.

* Le capitaine, Bernard, madame Boismoreau, Léontine, Boismoreau, Jonathan.

SCÈNE IX

JONATHAN, LE CAPITAINE, LÉONTINE.

LÉONTINE, un instant stupéfaite*.

Je m'attendais à être reçue... froidement... Mais qu'avez-vous donc pu leur dire ?

LE CAPITAINE.

Moi, madame ?

LÉONTINE.

Oui, vous. Vous avez déjà confié à mon mari que je le trompais.

LE CAPITAINE.

Moi ?

LÉONTINE.

En faveur de master Jonathan.

LE CAPITAINE.

Jamais.

LÉONTINE, continuant.

Qui manque, pour m'être agréable, à tous ses devoirs.

JONATHAN.

Hein ? Ah ! par exemple, capitaine !

LE CAPITAINE, à Léontine.

Mais au contraire, madame, c'est votre mari qui manifestait des soupçons.

LÉONTINE.

Et vous l'avez consolé !

LE CAPITAINE.

Je l'ai calmé.

* Le capitaine, Léontine, Jonathan.

LÉONTINE.

Je l'ai bien vu... il m'a reçue, entouré d'épées, de fleurets et de sabres. — Il se faisait la main.

JONATHAN.

Lui aussi... Vous lui avez donné ce conseil.

LE CAPITAINE.

C'était mon devoir.

LÉONTINE.

Mais ce n'est pas seulement à mon mari que vous avez conté votre joli roman, c'est à M. et à madame Boismoreau.

LE CAPITAINE.

Au contraire, madame, au contraire. Mes excellents parents se montaient la tête...

LÉONTINE.

Et vous les avez calmés ?

LE CAPITAINE.

Je les ai tranquilisés.

LÉONTINE.

Je m'en suis aperçue tout à l'heure. Mais c'est abominable, cela, monsieur.

JONATHAN.

Abominable... madame ! Je ne savais pas que la bêt... la naïveté du capitaine avait pris ces proportions.

LE CAPITAINE.

Vous dites, monsieur ?

JONATHAN.

Je retire bêtise... Pardonnez-lui, madame ; il est inconscient.

LE CAPITAINE.

Quoi, inconscient ?

JONATHAN.

Et s'il n'était pas mon parent...

LE CAPITAINE, (aribond).

Je ne le serai pas longtemps. (Se retournant vers Léontine.) Il n'y a qu'un coupable, madame, c'est le sieur Jonathan Carpett, qui a manqué de confiance en moi.

LÉONTINE.

De confiance ?

LE CAPITAINE.

S'il m'avait avoué la vérité...

LÉONTINE.

Quelle vérité ?

LE CAPITAINE.

Mais j'étais prêt à prendre votre défense, moi, madame.

LÉONTINE.

On n'a pas à prendre ma défense.

LE CAPITAINE.

Je comprends toutes les faiblesses.

LÉONTINE.

Je vous en félicite, monsieur, mais cela ne me regarde pas.

LE CAPITAINE.

Vous lui deviez de la reconnaissance.

LÉONTINE.

Eh bien ! vous avez une jolie opinion de moi, vous.

LE CAPITAINE.

Je vous trouve adorable !

LÉONTINE.

Je vous en remercie, et je sais ce qu'il faut penser des femmes que vous trouvez adorables.

SCÈNE X

LES MÊMES, ANGÈLE.

ANGÈLE, paraissant à la porte de droite *.

Maintenant, puis-je entendre ?

LÉONTINE.

Mais je ne sais pas trop.

ANGÈLE, entrent résolument.

Eh bien j'entrerai tout de même : mes cousines se moquent de moi.

LÉONTINE.

Figure-toi qu'on s'est imaginé, dans ta famille, que j'ai-
mais ton mari ; qu'en penses-tu ?

ANGÈLE.

Je pense que, si c'était vrai, je l'aurais vu la première.

LÉONTINE.

Et on suppose qu'il m'aime.

ANGÈLE, sautant au cou de Léontine.

Oh ! non, par exemple.

LÉONTINE, au capitaine, en souriant.

me semble que voilà une réponse ? Elle ne vous suffit
pas... Offrez-moi votre bras, nous allons trouver mon mari.

LE CAPITAINE, étonné.

Pourquoi, madame ?

LÉONTINE.

C'est lui qui vous convaincra.

LE CAPITAINE, stupéfait.

M. Thivolet ?

pitaine, Léontine, Angèle, Jonathan.

LÉONTINE.

Certainement, M. Thivolet. Vous croyez donc que je lui ai permis de passer la nuit à faire des armes ; ce matin, il n'avait plus de soupçons.

LE CAPITAINE, à part.

Je vais me toquer de cette petite femme-là.

LÉONTINE.

Adieu, Angèle, je te laisse avec ton mari ; tu ne te plaindras pas.

ANGÈLE.

Non, vraiment. (Bas.) Merci.

LÉONTINE.

Sais-tu que j'ai été très mal reçue par ta famille ? Je ne remettrai plus les pieds dans cette maison.

ANGÈLE.

Mais tu viendras chez moi (se rapprochant de son mari.) je VEUX dire chez nous.

LÉONTINE.

Quand le capitaine sera convaincu que je ne suis pas si... adorable qu'il le pense... Allons, capitaine, allons, il faut que je sois réhabilitée et il n'est pas mal que vous soyez un peu puni... Venez voir M. Thivolet.

LE CAPITAINE.

A l'instant. (Après avoir fait un pas.) Mais alors, ma filleule reste ?

LÉONTINE.

Avec son mari, cela blesse votre pudeur. Ah ! mon pauvre capitaine, courage, courage !

LE CAPITAINE.

Vous voulez me faire tourner la tête !

LÉONTINE.

Oh ! non... J'ai assez de la tête de M. Thivolet à maintenir... Venez sans crainte.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE XI

JONATHAN, ANGÈLE, MADAME BOISMOREAU.

ANGÈLE.

Elle est charmante, Léontine... et si gaie! et si sincère!
Quelle sottise on a eu de supposer... Ce n'est pas vrai,
au moins?

JONATHAN.

Vous avez répondu que non tout à l'heure!

ANGÈLE.

C'est que, lorsqu'on est heureux, on a peur de se
tromper.

JONATHAN.

Alors, vous êtes heureuse?

ANGÈLE, très timide et baissant les yeux.

Mais oui.

JONATHAN.

Heureuse d'être ma femme?

ANGÈLE, de même.

Sans doute.

JONATHAN.

Redites-le-moi, je vous en prie, redites-le-moi!

ANGÈLE.

Ne le savez-vous pas?

JONATHAN.

Oui, mais c'est égal : on a vu souvent des jeunes filles,
pour obéir à leurs parents, prendre des maris qui ne leur
plaisaient qu'à demi.

ANGÈLE.

Oh! moi, je ne l'aurais jamais pu.

JONATHAN.

N'est-ce pas?... Redites-le-moi, je vous en supplie, redites-le-moi.

ANGÈLE.

Si vous ne me plaisiez pas beaucoup...

JONATHAN.

Beaucoup!

ANGÈLE.

Je ne serais pas votre femme.

JONATHAN.

Évidemment! je n'y avais pas songé. Je suis trop modeste... ce n'est pas ça que je veux dire... je suis trop heureux!

ANGÈLE.

Et puis, j'ai vu tout de suite que vous m'aimiez.

JONATHAN, transporté.

Oh! oui, je vous aime... oui.

Il lui baise les mains.

MADAME BOISMOREAU, entrant.

Que vois-je?

JONATHAN.

La belle-maman!

MADAME BOISMOREAU, suffoquée*.

Angèle! Angèle! Ce monsieur... ce monsieur te baisait les mains!

ANGÈLE, bas.

Mais, maman, tu sais bien que, le jour de la noce, tu m'as dit...

MADAME BOISMOREAU.

J'ai eu tort. (A Jonathan.) Vous osiez dire à ma fille que vous l'aimiez?

JONATHAN.

Oui, madame.

* Jonathan, madame Boismoreau, Angèle.

ANGÈLE, bas.

Mais, maman, ne lui défends pas cela.

MADAME BOISMOREAU.

Ma fille! (A Jonathan.) Vous l'osiez...

JONATHAN.

Je l'osais et je l'oserai encore.

MADAME BOISMOREAU.

Vous!... (Elle prend une lettre et la lui montre.) Connaissez-vous cela?

JONATHAN, faisant un bond, à part.

William!... William... est arrivé.

Angèle reste stupéfaite.

MADAME BOISMOREAU, triomphante.

Tu vois, ma fille, il n'a plus rien à répondre.

JONATHAN, abasourdi.

William!

MADAME BOISMOREAU.

Retirez-vous, Angèle, monsieur n'a plus rien à vous dire.

JONATHAN.

Mais si, mais si!

MADAME BOISMOREAU.

Votre trouble a déjà parlé.

ANGÈLE, bas, à madame Boismoreau, en retenant ses larmes.

Que contient donc cette lettre?

MADAME BOISMOREAU.

On ne peut pas te le dire.

ANGÈLE.

Oh!

Elles sortent par la gauche.

SCÈNE XII

JONATHAN, PINCH.

JONATHAN, seul, ohri, relisant machinalement la lettre.

« Sois heureux... J'arrive... » (Avec colère.) Sois heureux!...
 « Tu es marié, mais c'est égal, puisque ça ne change rien... »
 Il trouve que ça ne change rien!

PINCH, accourant du fond.

Mon bon Jonathan!

JONATHAN, essayant de se remettre*.

Pinch!

PINCH.

Mes compliments d'abord!... Tu as été admirable.

JONATHAN.

Ah! tu trouves?

PINCH.

William vient d'arriver; il se plaignait de ne pas te voir,
 je lui ai répondu : Ne te plains pas, Jonathan ne perd pas
 son temps, il est occupé à se brouiller avec sa famille... Tu
 as joliment réussi, par exemple.

JONATHAN, avec ironie.

N'est-ce pas?

PINCH.

Figure-toi que ces idiots voulaient plaider en séparation
 quand il est si facile de faire prononcer la nullité... ar-
 ticle 180...

JONATHAN.

Et 181!

* Pinch, Jonathan.

PINCH.

Encore mes compliments!

JONATHAN.

Tu es bien bon.

PINCH.

Maintenant, tu n'as plus qu'à nous laisser agir. Tout est arrangé avec le capitaine.

JONATHAN, avec rage.

Le capitaine!... Encore le capitaine!

PINCH, le regardant avec surprise.

Qu'as-tu donc ?

JONATHAN.

Moi?... Rien, je n'ai rien. Que pourrais-je bien avoir ? William est arrivé ! Il trouve cela tout simple, il a raison, je lui ai rendu un service. Il m'a dit : Va à Paris, tu trouveras une jeune fille ravissante. (*S'exaltant.*) Ravissante, entends-tu !... Plus belle encore au moral qu'au physique, comme dit sa mère. (*Se calmant.*) Tu demanderas sa main, tu l'épouseras même en attendant, et trois jours après, moi... (*S'exaltant et le menaçant.*) Mais c'est abominable, sais-tu bien ? c'est abominable !

PINCH.

À qui en as-tu maintenant ?

JONATHAN.

Mais je pouvais lui plaire, moi, à cette jeune fille ?

PINCH.

Jonathian ! Es-tu fou ?

JONATHAN, s'exaltant de plus en plus.

C'était impossible, n'est-ce pas ?... Je ne suis pas beau comme William ! Je n'ai pas sa tournure ! Il est superbe, lui !... Un Antinoûs... d'Amérique ! Mais si je lui plaisais pourtant, tel que je suis ?

PINCH.

Mais tu ne lui plais pas, puisqu'ils veulent plaider en séparation.

JONATHAN.

Je n'ai pas la fortune de William ! Je n'hérite pas comme lui d'un oncle qui a un peu volé son prochain ! non... J'ai cependant quelque cent mille francs de rente, et cela compte en France.

PINCH, s'emportant aussi.

Mais il ne s'agit pas de ça... Il y a une convention... Tu as accepté un dépôt.

JONATHAN.

Oh ! je sais bien que tu me préfères William.

PINCH.

Pourquoi le préférerais-je?... Non, je ne le préfère pas. Seulement, au moment de me quitter...

JONATHAN, toujours furieux.

Sur la passerelle !

PINCH.

Il a eu le temps de me crier : « Vingt mille dollars si l'affaire dont Jonathan s'est chargé réussit. »

JONATHAN.

Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

PINCH.

Ne nous crée pas d'obstacles, mon bon Jonathan. Je t'en supplie, ne nous crée pas d'obstacles.

JONATHAN.

Tu tiens à gagner les vingt mille dollars ?

PINCH.

C'est une somme. D'ailleurs, maintenant c'est fini, tout est arrangé.

JONATHAN, cherchant son chapeau.

Je vais voir William.

PINCH.

Il doit être avec les grands-parents.

JONATHAN.

Déjà ?

PINCH.

Nous n'avions pas de temps à perdre. Il t'attendait, tu n'es pas venu. J'ai prié le capitaine de le présenter.

JONATHAN, furibond.

Ah ! Très bien !... Ah ! Très bien !

PINCH.

Hier, tu le réclamaï avec impatience. Il arrive !

JONATHAN, avec éclat.

Et si j'étais amoureux, moi !

PINCH, l'interrompant.

Ne nous crée pas d'obstacles.

JONATHAN.

Si j'étais amoureux de ma femme !

PINCH.

Que c'est bête pour un Américain !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE CAPITAINE,
MADAME BOISMOREAU, puis ANGÈLE.

Madame Boismoreau revient la première, radieuse, par la droite *.

MADAME BOISMOREAU.

Charmant ! Charmant ! Il est charmant !

* Jonathan, madame Boismoreau, Pinch.

JONATHAN.

Hein ?

MADAME BOISMOREAU, à Pinch.

Je parle de votre ami William, c'est un homme charmant !

PINCH, avec conviction.

N'est-ce pas, madame ?

JONATHAN, le bouillant.

Veux-tu te taire, toi ?

MADAME BOISMOREAU, continuant.

Nous l'avons laissé avec M. Boismoreau, qui en est enthousiasmé. Ils parlent de l'Amérique...

LE CAPITAINE, entrent.

Un homme superbe !

PINCH*.

N'est-ce pas ?

JONATHAN.

Veux-tu te taire !

LE CAPITAINE.

Superbe !... Bien planté !

JONATHAN, à part.

Il me regarde. Je voudrais le couper en deux.

MADAME BOISMOREAU.

Quelle jolie tête !

LE CAPITAINE.

Et si aimable... pour moi ! Voilà le mari qu'il fallait à ma filleule.

MADAME BOISMOREAU, avec un gros soupir.

Ah !

JONATHAN, qui s'est approché du capitaine.

Je vous prie de remarquer, monsieur, que vous parlez devant moi.

* Pinch, Jonathan, le capitaine, madame Boismoreau.

LE CAPITAINE.

Il avait vu Angèle, il nous l'a dit; il s'était épris d'Angèle. Il venait à Paris pour demander sa main.

PINCH.

Précisément.

LE CAPITAINE.

Parbleu! Et il trouve la place prise.

Angèle paraît à la porte du fond, très triste et très inquiète.

ANGÈLE, entrant*.

Papa me fait demander...

MADAME BOISMOREAU.

Ah! Oui, oui. Pour te donner une contenance, prends ce morceau de musique.

Elle le lui donne.

JONATHAN, à part.

La valse du baiser, comme pour moi!

MADAME BOISMOREAU.

Va, mon enfant.

ANGÈLE.

Mais je voudrais savoir pourquoi.

MADAME BOISMOREAU.

Pour voir ton père.

JONATHAN, furieux.

C'est trop fort.

PINCH, le retenant.

Ne nous crée pas d'obstacles.

Angèle sort à droite.

LE CAPITAINE, reprenant.

Et il trouve la place prise... par qui? Par son propre cousin.

MADAME BOISMOREAU, avec un gros soupir.

Hélas!

* Pinch, Jonathan, Angèle, madame Boismoreau, le capitaine.

JONATHAN, à part.

Elle est agaçante, la belle-mère.

LE CAPITAINE*.

Son propre cousin, dont je ne veux pas qualifier la conduite.

JONATHAN.

Qualifiez, monsieur, je vous prie de qualifier!

LE CAPITAINE.

Mais quand on pousse la vanité jusqu'à se vanter d'être aimé d'une femme...

JONATHAN.

Moi, je me suis vanté! Je demande au ciel si je me suis vanté depuis trois jours.

LE CAPITAINE.

Vous m'avez laissé croire que madame Thivolet vous aimait!

JONATHAN.

Je vous ai crié le contraire sur tous les tons.

LE CAPITAINE, persistant, avec attendrissement.

Je viens de la voir près de son mari... C'est le ménage le plus uni, le plus tendre qu'on puisse rêver!

JONATHAN.

Eh bien! Oui, oui, cent fois oui!...

LE CAPITAINE.

Je l'ai ramenée.

MADAME BOISMOREAU, allant à Jonathan.

Et vous êtes cause que j'ai été forcée de faire des excuses à cette jeune femme, une amie de ma fille.

JONATHAN, exaspéré.

Mais ce n'est pas moi, madame, c'est votre capitaine de cousin.

LE CAPITAINE.

Monsieur!

* Pinch, Jonathan, le capitaine, madame Boismoreau.

JONATHAN.

Ah! j'en ai assez à la fin!... Il faut que j'éclate! Je me suis mis dans une situation absurde. Pinch m'y a enfermé, vous m'y avez enfoncé. Je ne peux plus en sortir... Il faut que je casse quelque chose... Je suis étranger, moi, je ne connais pas vos mœurs; je suis seul à Paris. Je n'y ai pas un ami, pas un, pas un.

Il tombe assis près de la table.

ANGÈLE, qui est entrée par la droite avec Léontine *.

Eh bien! et votre femme?

JONATHAN, transporté.

Vous! Ah! Oui, vous!

MADAME BOISMOREAU.

Angèle! Est-ce qu'elle va l'aimer, à présent qu'on les sépare?

Elle s'empare d'Angèle et la fait passer à sa gauche

ANGÈLE.

Mais, maman...

MADAME BOISMOREAU.

Taisez-vous. Tu as vu un jeune homme avec ton père; comment le trouves-tu?

ANGÈLE.

Oh! très mal, maman.

MADAME BOISMOREAU, LE CAPITAINE, PINCH.

Comment, très mal!

MADAME BOISMOREAU, à demi-voix.

Tu ne le trouves pas mieux que ce Jonathan?

ANGÈLE.

Ah! non... J'aime bien mieux mon mari.

JONATHAN.

Angèle!

* Pinch, Jonathan, Angèle, madame Boismoreau, Léontine, le capitaine.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BLANCHE, BERTHE,
puis BOISMOREAU.

BLANCHE, accourant effrayée.

Il y a une querelle dans le salon.

LE CAPITAINE et PINCH.

Une querelle!

Us sortent vivement par la droite.

BERTHE.

Oui, notre oncle Boismoreau a jeté cet Américain à la porte.

MADAME BOISMOREAU.

Comment?

BLANCHE.

Papa dormait, ça l'a réveillé en sursaut, il est tombé.

BERTHE.

Mais ce ne sera rien.

LE CAPITAINE, ramenant Boismoreau furibond.

Boismoreau! Voyons! Boismoreau!

BOISMOREAU.

Jamais! Jamais*!

MADAME BOISMOREAU.

Qu'avez-vous donc?

BOISMOREAU, avec fureur.

C'est le neveu et l'héritier de Gordon!

* Léontine, Jonathan, le capitaine, Boismoreau, madame Boismoreau, Angèle.

MADAME BOISMOREAU.

Ah!

BOISMOREAU, avec rage.

Quand il m'a dit cela... (A Jonathan.) L'oncle de votre cousin, monsieur, est un fripon.

JONATHAN.

Je le sais, monsieur.

BOISMOREAU.

Et je me suis juré que si jamais je rencontrais un membre de sa famille, je le souffletterais... Je l'ai fait, je suis content.

JONATHAN.

Vous n'en avez pas l'air.

PINCH, revenant*.

William veut repartir ce soir pour l'Amérique, mais je le retiendrai, tout s'arrangera.

JONATHAN, vivement.

N'essaie pas.

LE CAPITAINE.

Mais cela ne change rien, nous annulons toujours le mariage.

ANGÈLE, accourant.

Non!

LE CAPITAINE **.

Comment, non?

JONATHAN, bas.

Non, il est trop tard.

LE CAPITAINE, se retournant vers M. et madame Boismoreau.

Qu'est-ce que vous me disiez donc, vous autres, que votre gendre n'aimait pas sa femme?

* Léontine, Jonathan, Pinch, le capitaine, Boismoreau, madame Boismoreau, Angèle, Bernard et ses filles derrière le canapé.

** Léontine, Pinch, Jonathan, le capitaine, M. et madame Boismoreau, etc.

ANGÈLE, vivement, allant prendre les mains de Jonathan.
Mais personne n'a dit cela.

JONATHAN.

Et personne ne le dira jamais.

LÉONTINE.

Le mari de l'avenir!

Angèle va serrer la main à Léontine.

PINCH.

Je suis volé, moi.

MADAME BOISMOREAU, étonnée à Jonathan*.

Permettez, vous étiez dans une chambre d'invité...

JONATHAN.

Sur le même balcon.

MADAME BOISMOREAU, regardant sa fille.

Comment?... (Angèle baisse les yeux. — Avec élan, à Jonathan).
Embrassez-moi, mon gendre!

JONATHAN.

Merci, belle-maman!

* Pinch, Léontine, Angèle, Jonathan, madame et M. Boismoreau, le capitaine, Bernard et ses filles.

FIN DE JONATHAN